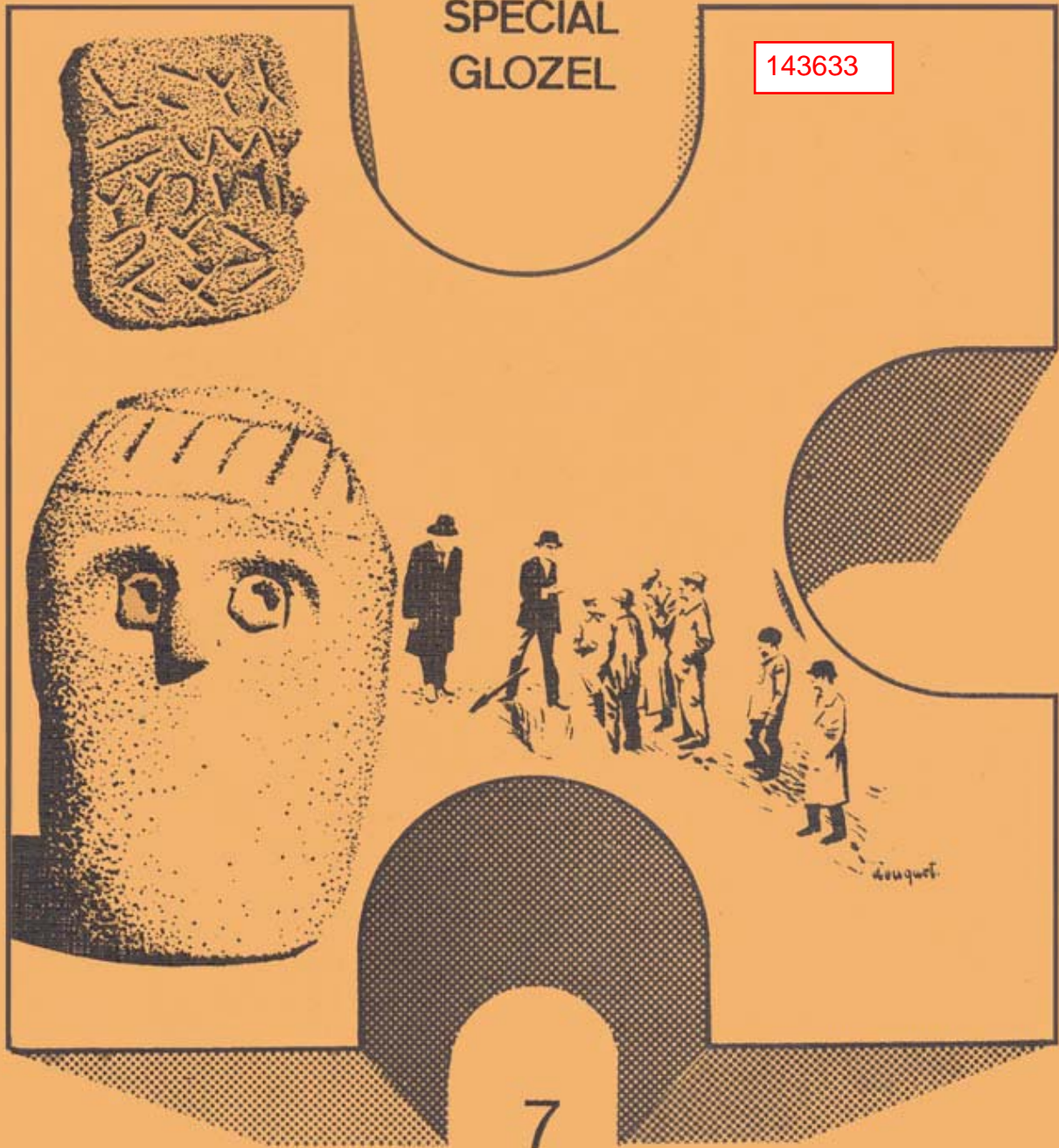


KADATH

CHRONIQUES DES CIVILISATIONS DISPARUES

SPECIAL
GLOZEL

143633



MARS - AVRIL 1974

8 FF. - 70 FB. - 6 FS.

COMITE DE REDACTION :

ivan verheyden, rédacteur en chef
patrick ferryn, secrétaire de rédaction
jean-claude berck, robert dehon,
jacques gossart, jacques victoor

AVEC LA COLLABORATION DE :

jacques bury, raymond camby, jacques keyearts,
pierre méraux, josiane mission, nicole torchet,
christiane piens (documentaliste)

ECHANGES AVEC LES REVUES :

archaeoastronomy (john b. carlson, maryland)
bres (j.p. klautz et a. gabrielli, amsterdam)
nouvelle école (alain de benoist, paris)

MAQUETTE DE GERARD DEUQUET

C'est être un éternel enfant
que d'ignorer
ce qui s'est passé avant nous
Cicéron

1

AU SOMMAIRE

— historique de l'affaire de glozel, <i>Nicole Torchet</i>	3
— petit lexique de préhistoire	9
— comment peut-on être glozélien ?, <i>Jacques Gossart</i>	13
— dans les archives de l'humanité, <i>Patrick Ferryn</i>	23
— glozel, l'heure de l'archéoastronomie ?, <i>Jacques Gossart</i>	34
— le casse-tête glozélien	40
visite à glozel, 7 — pour ou contre, 38 — bibliographie, 43.	

A LA RECHERCHE DE KADATH



2

En mars 1974 paraissait la première édition de ce numéro spécial de KADATH (n° 7) consacré à Glozel. Résultat de nos premières recherches, tant dans la nombreuse littérature existante qu'à Glozel même, ce numéro était déjà plus qu'une simple synthèse de cette « affaire de Glozel », dont les spécialistes ne parlaient plus guère que pour illustrer quelque docte étude sur les mystifications en archéologie. Glozel : œuvre du faussaire Emile Fradin ; voilà à quoi se résumaient les connaissances de ceux que nous interrogeons, spécialistes des sciences officielles ou érudits de tous bords. Mais à la question cent fois posée : « Avez-vous visité le musée de Glozel ? », la réponse était presque toujours négative. On ne visite pas un canular, sous peine de perdre son temps et sa réputation, et ces Messieurs les Officiels avaient, bien longtemps auparavant, décrété que Glozel était un canular. Et pourtant, à l'époque, il apparaissait très rapidement et de manière incontestable à celui qui voulait bien se pencher objectivement sur le problème, que Glozel était authentique. Sceptiques avant d'entamer notre étude, nous étions devenus des partisans de l'authenticité de Glozel — des « glozéliens », comme on dit — à l'instant de rédiger le numéro. Et c'est donc en glozéliens que nous avons présenté à nos lecteurs l'incroyable histoire du site bourbonnais et de son inventeur, Emile Fradin. Mais nous n'étions heureusement pas seuls sur l'affaire : une équipe de physiciens danois, écossais et français finissait de dater des fragments de poteries glozéliennes par une méthode toute récente : la thermoluminescence. Et bientôt, les résultats des datations furent publiés, mettant fin à 50 ans de calomnies à l'égard d'Emile Fradin.

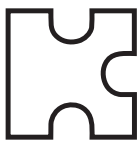
Est-ce à dire que toute polémique disparut alors à Glozel ? Certes non ! Ce serait trop beau, et il faut encore, à l'heure présente, compter avec une science qui sait se montrer particulièrement rancunière lorsqu'on la dérange. Car Glozel dérange toujours, en 1981, et presque autant qu'en 1924.

Voici donc, remis à jour et augmenté des résultats des travaux les plus récents, le dossier complet d'une affaire qui, si elle a fait couler beaucoup d'encre, n'a encore été qu'exceptionnellement abordée avec objectivité. Voyez le couple merveilleux reproduit ici : c'est l'Homo Glozeliensis, dont le regard serein nous vient des premiers âges de notre passé. Ces hommes et ces femmes nous ont laissé un message que, peut-être, notre science réussira à déchiffrer un jour. Et peut-être apprendrons-nous alors que « l'Histoire commence à Glozel »...

KADATH.



LE PASSE PRESENT



HISTORIQUE DE L'AFFAIRE DE GLOZEL

« Vous n'êtes pas connu, votre publication ne se vendra pas. Mettez mon nom à la place de celui de Fradin ».

Louis Capitan au Dr. Morlet.

1^{er} mars 1924, Glozel. Emile Fradin, âgé de presque 17 ans, et son grand-père, labourent le champ Duranthon resté jusqu'alors en pacage, lorsqu'un des bœufs de l'attelage s'enfoncé brusquement. Emile dégage l'animal à l'aide d'une pioche et découvre une cavité dont les parois sont garnies de briques emboîtées les unes dans les autres. Le jeune homme fouille autour de cette cavité et découvre des fragments de poteries et une tablette recouverte de signes inconnus. Les jours suivants, ce sont des briques comportant des empreintes de mains, une petite hache, deux galets ayant des caractères linéaires. Le père Fradin fait part de la découverte à l'institutrice du village qui en fait rapport à son inspecteur d'académie ; la nouvelle se propage et c'est par le Bulletin de la Société d'Emulation du Bourbonnais (janv.-févr. 1925) que le Docteur Morlet apprend cette découverte. Vichyssois, ce médecin passionné d'archéologie visite le gisement le 26 avril 1925 et pense déjà qu'il ne s'agit pas d'objets gallo-romains ainsi qu'il fut assuré aux propriétaires. Il propose à ces derniers de louer le champ selon un contrat synallagmatique comportant que tous les objets trouvés appartiendraient aux Fradin, mais que le Docteur aurait seul les droits scientifiques de reproduction et de publication. Les fouilles commencent le 24 mai 1925 et les trouvailles sont d'importance.

Un maître en préhistoire, le Dr. Capitan, se rend la même année à Glozel et déclare à Morlet : « Vous avez là un gisement merveilleux, faites-moi un rapport détaillé que je communiquerai à la Commission des Monuments Historiques » ; mais notre médecin décide de publier seul son mémoire sous le titre : « Nouvelle Station Néolithique », en le signant des noms de Morlet et Fradin.



*Le Docteur Morlet et Emile Fradin
au Champ des Morts.*

Furieux de cette publication qu'il n'a pas patronnée, Capitan manifeste son mécontentement puis tente de s'approprier le gisement et enfin récuse l'authenticité, faute de ne pouvoir se mettre en valeur par l'intermédiaire du site. L'archéologue répand donc le bruit que Fradin a fabriqué de ses mains les galets, les tablettes, les vases de terre cuite. Cette thèse de supercherie est bien accueillie dans la plupart des milieux savants, car la découverte de Glozel n'est pas en accord avec les dogmes établis de la science officielle et oblige à réviser nos connaissances en

préhistoire. En juin 1926, le Directeur des Beaux-Arts propose d'envoyer une délégation à Glozel ; Morlet accepte à condition que Capitan en soit exclu. Dès lors, le projet est abandonné. Pourtant, deux années de fouilles ont permis d'exhumer des richesses que cite M. Tricot-Royer, maître de conférences à l'Université de Louvain. Le gisement a recélé quelques ossements humains dont la fossilisation apparaît indéniable au professeur portugais Mendes-Correa qui les a analysés. Cette fossilisation se trouve même plus accentuée que celle présentée par des ossements de l'ère paléolithique. L'ensemble se constitue de deux mille objets variés décrits par Morlet dans une série de fascicules signés de son nom et de celui de Fradin. Le résultat est sensationnel mais la cabale fomentée par Capitan ne permet pas le classement du site. La « Guerre des briques » est déclarée.

4

Après le refus des Beaux-Arts, Morlet fait appel à de nombreux savants ; les uns arrivent sceptiques mais sans a priori malveillant et repartent enthousiastes, les autres condamnent Glozel systématiquement, jugeant le déplacement inutile pour la simple raison que cette découverte détruit leurs propres théories, d'autres enfin viennent voir sur place, se déclarent convaincus puis renieront plus tard lorsque leur intérêt personnel se trouvera mis en jeu. L'opportunisme est de bon aloi ! M. Van Gennep, ancien professeur d'ethnographie à l'Université de Neuchâtel, est le premier à se rendre à l'invitation de Morlet. Son compte rendu paru dans le *Mercur* de France du 1^{er} juillet 1926 verse aussitôt dans la polémique : « Il y a mieux à faire que de discuter avec ceux qui ne veulent pas admettre les faits, ou que de faire le jeu de ceux qui veulent accaparer à leur profit les trouvailles d'autrui ». Salomon Reinach, membre de l'Institut, Conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, arrive sceptique au « Champ des Morts », les fouilles qu'il pratique durant deux jours vont le convaincre de l'authenticité. Puis succèdent MM. Espérandieu, membre de l'Institut, Conservateur du Musée de Nîmes, Leite de Vasconcellos, Conservateur du Musée d'Ethnographie de Lisbonne, Mosnier, archéologue à Vichy, Depéret, paléontologue lyonnais, membre de l'Institut, Viennot, agrégé de géologie. Chacun choisit en terrain vierge l'emplacement qu'il désire explorer. Salomon Reinach conclut : « J'affirme sans hésitation, ne pouvant récuser le témoignage de mes yeux et l'évidence des découvertes faites en ma présence, que tous ces objets, si extraordinaires qu'ils paraissent, sont authentiques, non retouchés, de même provenance ». Espérandieu : « Quant à l'écriture, il fallut bien que quelqu'un commençât à en avoir l'idée. Est-il vraiment obligatoire qu'elle soit d'origine phénicienne ? Pourquoi ne pas admettre que des hommes assez développés intellectuellement, assez artistes pour tracer les gra-

vures magdaléniennes et glozéliennes, auraient eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole ? ». A la fin de 1926, après maintes sollicitations de Morlet, l'abbé Breuil, archéologue illustre, se décide enfin à se rendre à Glozel, accompagné du professeur Loth et déclare : « C'est bien du néolithique, mais il s'agit d'une colonie orientale ». Puis, trois jours plus tard, lorsqu'il prend congé de son hôte : « Je vous remercie, vous m'avez convaincu ».

Les chercheurs continuent à affluer et Glozel reçoit en 1927 la visite de MM. Mallat, membre correspondant des antiquaires de France, le Docteur Méchin, passionné de préhistoire, Labadie, le professeur Loth et Espérandieu une seconde fois, Auguste Audollent, épigraphiste, Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, membre de l'Institut. Deux tombes sont mises au jour. Chaque journée de fouilles est consignée dans un rapport rédigé par les savants qui retirent de nombreux objets. Ces rapports sont unanimes quant à l'authenticité, l'ancienneté préhistorique et la contemporanéité de toutes les découvertes. Ils portent la signature de nombreux autres savants tels que Depéret, Bjorn, Conservateur du Musée Préhistorique de l'Université d'Oslo, Peyrony, Conservateur du Musée des Eyzies... Et puis, c'est la volte-face de l'abbé Breuil qui décrète que la gravure de renne figurant sur un des galets est vraisemblablement un cerf élaphe incorrect ; or, le Musée Zoologique de Bergen, à qui Morlet avait soumis cette gravure, déclare qu'il s'agit bien d'un renne marchant, ce qui est fort ennuyeux, car l'existence du renne en France à la période néolithique est en contradiction avec la thèse émise par Breuil et généralement reconnue. L'abbé décide donc de ne plus s'intéresser à Glozel... Quant à Peyrony, le Conservateur du Musée des Eyzies, Glozel ne lui semble pas en mesure de rivaliser avec son musée, aussi écrit-il, magnanime, à Morlet : « Votre découverte forme un tout fort intéressant, et à mon humble avis, authentique ». Mais lorsqu'il y revient deux mois plus tard, le musée ne désemplit pas, or celui des Eyzies voit ses recettes baisser de jour en jour et Peyrony de confier à la grand-mère Fradin : « Vous en avez du monde, vous ! ». Quelque temps après, il déclarera à M. Mosnier, délégué régional des Monuments Historiques : « Je leur coulerai leur Glozel ! ». Camille Jullian de l'Académie française ne se rend même pas à Glozel, ce qui ne l'empêche pas d'échafauder la thèse selon laquelle la fosse ovalaire est un ancien logis de sorcière dont les poupées d'envoûtement, les formules magiques et les figures monstrueuses datent de l'époque des empereurs romains. Et l'auteur de cette thèse déclare : « Une inscription est faite pour être lue, donc interprétée. Je l'ai traduite. Prouvez que je me trompe ! ».

En septembre 1927, le Congrès de l'Institut International d'Anthropologie décide « qu'une Commission Internationale soit mise à même d'examiner impartialement tous les éléments qu'elle jugera nécessaires pour arriver à un résultat ». Et le Congrès précise qu'il faut d'avance exclure quiconque aurait déjà pris parti pour ou contre Glozel. Malheureusement, les choses se déroulent de telle façon que deux détracteurs de la première heure remplissent la mission de dresser la liste des membres de la Commission : Bègouen et Capitan, secrétaires de l'Office Central de l'Institut d'Anthropologie, qui désignent donc Miss Garrod, Hamal-Nandrin, l'abbé Favret, Peyrony, Pittard, Bosch-Gimpera, Forrer. Cette Commission instituée demande que les fouilles se fassent « à huis-clos », sans la presse ni les propriétaires et locataires ; mais Morlet obtient que cela se passe en présence de témoins. Au cours de ces journées, on découvre successivement un poinçon en bois de cervidé, une tête de renne gravée sur un galet, soulignée d'une inscription de six lettres glozéliennes, une pendeloque en bois de cervidé avec rainure de suspension. A la fin de chaque journée, on saupoudre de plâtre les deux fronts de taille. Le troisième jour, le groupe arrive sur le chantier, Miss Garrod s'éloigne de ses commensaux et court vers l'un des fronts de taille. Morlet la suit subrepticement et tout à coup, la voit pratiquer un trou avec son doigt dans le but de faire croire que pendant la nuit un imposteur est venu placer un objet. Morlet la dénonce sans ménagement, elle finit par avouer son dessein.



Miss Garrod (à droite), dénoncée par le Dr. Morlet.

Cet acte révèle la partialité de cette Commission qui se devait d'être intègre. Si le vœu de fouiller en dehors de toute personne étrangère à la Commission avait été réalisé, Glozel eût été naufragé sans appel par le rapport truqué que ladite Commission prévoyait d'établir avant même son arrivée à Glozel. Ce rapport mit d'ailleurs deux mois

avant d'être déposé afin que les témoins aient le temps d'oublier. Et Salomon Reinach de constater que « si la Commission n'a pas bien travaillé pendant deux mois, on a bien travaillé la Commission ». Ce rapport fut défavorable et se terminait ainsi : « A l'unanimité, la Commission conclut à la non-ancienneté des objets qu'on lui a soumis ».

La comédie de la Commission est à peine finie que les acteurs eux-mêmes éprouvent la faiblesse de leur jeu. Ils cherchent à s'abriter derrière le rapport qu'ils font signer à un ouvrier-mouleur du musée de Saint-Germain-en-Laye dont ils tentent de faire un savant pour la circonstance : M. Champion, qui publie donc « Observations techniques sur les trouvailles de Glozel ». Devant tant de cynisme, les savants qui avaient exploré le Champ des Morts auparavant, se constituent en Comité d'Etudes afin de lever toute suspicion sur le gisement. Ils sont au nombre de douze : Dr. Arcelin, Président de l'Association de Préhistoire et de Paléontologie humaine de Lyon, Audollent, le Dr. Bayet, professeur à l'Université de Bruxelles, Depéret, Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, Dr. Foat, épigraphiste, J. Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, W. Loth, ingénieur physicien, S. Reinach, Roman, professeur de géologie, Soderman, docteur ès-sciences, Tricot-Royer, Van Gennep, Les découvertes sont aussi importantes que celles mises au jour par la Commission Internationale, mais cette fois-ci le verdict est quelque peu différent : « Les membres du Comité d'Etudes, après avoir assisté à trois journées de fouilles à Glozel, et vu sortir du sol, dans des conditions de sûreté incontestables, des objets importants, analogues à ceux des collections Morlet et Fradin, se déclarent formellement convaincus que les trouvailles faites dans le champ dit des Duranthon se rapportent nettement au début de l'âge néolithique, sans mélange d'objets postérieurs ». Le Comité d'Etudes fait pratiquer des analyses, ce que la Commission Internationale n'avait pas jugé utile de faire.

La controverse épigraphique relative aux tablettes gravées est dirigée par M. René Dussaud, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qualifié en matière d'antiquité phénicienne, bardé de titres et de suffisance, et qui précisément en 1924, l'année des premières trouvailles, avait lu à l'Académie des Inscriptions un mémoire soutenant la thèse selon laquelle « les Phéniciens ont créé de toutes pièces un système de signes dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres ». La découverte de Glozel, survenant au début de la même année, infligeait à cette thèse un cinglant démenti. D'autre part, Salomon Reinach, son rival en épigraphie, déclare que l'écriture, loin de venir des Phéniciens, avait eu son point de départ en Occident, aux âges néolithiques. Dépité, M. Dussaud n'hésite pas à mettre sa plume académique au rancart

pour prendre celle, acérée, du polémiste et à parler de plaisanterie, de farce et de mystificateurs et de faussaires à l'endroit de Morlet et de Fradin. Mais le mauvais sort s'acharne sur M. Dussaud, car on découvre à Alvaô (Portugal) une écriture semblable à celle de Glozel ainsi que dans la grotte de Puyravel à quelques kilomètres du Champ des Morts. Il devient difficile de prétendre que Fradin est allé enfouir sa marchandise au Portugal. Pourtant, Dussaud affirme que Glozel, Alvaô, Puyravel sont l'œuvre d'un imposteur, doué sans doute d'omniprésence ! Flaubert n'eût pas manqué de dire : « C'est hénarume » !

6

Dussaud poursuit son travail de sape; il envoie une lettre anonyme à un critique scientifique afin de lui faire abandonner la défense de Glozel, puis ne pouvant arrêter la plainte en diffamation déposée par Fradin contre lui, il fait entrer dans la danse la Société Préhistorique de France qui dépose plainte à Moulins contre X, pour un droit d'entrée de 4 F réclamé à l'un de ses membres pour visiter le musée. Aussitôt, une perquisition est faite au musée de Glozel le 25 février 1928. Le commissaire de police chargé de cette mission et ses acolytes agissent ce jour-là en exécuteurs des basses œuvres de la conjuration anti-glozélienne, qui sans souci de civilité, traitent ces paysans comme des malfaiteurs et les tiennent à l'écart de leurs agissements. Deux caisses sont remplies d'objets pêle-mêle, quelques-uns sont même endommagés. Une caisse est transportée au Parquet de Moulins, l'autre est confiée pour analyse à M. Bayle, chef du service de l'Identité Judiciaire. Ce déploiement de forces est dû au fait que les Fradin ont demandé deux jours auparavant que le Parquet du Tribunal fasse procéder à une expertise dans le cadre de la plainte en diffamation qu'ils ont déposée contre Dussaud au début de 1928. Il fallait à tout prix empêcher cette expertise qui se serait déroulée en présence de tous les intéressés avec les précautions requises et qui aurait établi l'authenticité, de telle manière qu'ensuite aucune discussion n'eût été possible. Comment expliquer qu'une perquisition soit faite afin d'empêcher l'expertise loyale que les Fradin demandaient pour défendre leur cause ? Mais simplement parce qu'à la tête du Parquet de Moulins se trouve M. Viple, Procureur de la République, anti-glozélien militant. Un de plus ! Ainsi, la justice française elle-même fait bon marché des droits de ses justiciables !

Tandis que le procès en diffamation mené à Paris est suspendu, Moulins entame celui intenté par la Société Préhistorique de France à Fradin. La France entière suit l'affaire et les chansonniers et journalistes font gorge chaude des procédés employés. Les échetiers chantent : « A Moulins, à Moulins, on va vite. A Moulins, à Moulins, on va fort » ! Les publications satiriques pleuvent : « Code de la fouille à l'usage des parlementaires qui auraient à intervenir dans l'affaire de Glozel ».

M. Bayle, chef de l'Identité Judiciaire, directeur d'un laboratoire de criminologie, est donc chargé d'examiner les objets prélevés lors de la perquisition ; ce n'est que quatorze mois après celle-ci, en mai 1929, qu'il dépose son pesant rapport, en effet 150 pages dactylographiées, 50 planches photographiques. Ce rapport conclut à la non-authenticité du gisement selon une argumentation... de la plus haute fantaisie dont tous les points ont été repris et réfutés avec force par le Dr. Morlet. L'instruction n'est pas terminée, le Tribunal de Moulins se trouve dessaisi de l'affaire au grand dam du Procureur Viple. Le Tribunal de Cusset, dont le Procureur de la République ne s'est jamais mêlé à la controverse (quelle chance !) prend la relève et rend un non-lieu le 25 juin 1931. Maître Maurice Garçon, avocat de la Société Préhistorique, annonce que sa cliente ira en appel, mais le 30 juillet de la même année, la Cour de Riom confirme le non-lieu et condamne la Société Préhistorique à un franc provisionnel de dommages et intérêts et aux dépens. Quant à Dussaud, pestant et maugréant, il doit enfin comparaître devant le Tribunal de la Seine, après avoir épuisé toutes les manœuvres dilatoires et retardé plus de quatre ans cette comparution. Il est condamné pour diffamation calomnieuse à un franc provisionnel de dommages et intérêts et aux dépens qui comprennent, ironie du sort, les frais somptuaires des expertises de l'Identité Judiciaire. « La Justice a beau marcher pede claudo, un jour vient où elle confond la calomnie ».

Ainsi que Morlet en a formulé le vœu dans son testament, le calme est revenu au Champ des Morts. Plus aucune fouille n'a été pratiquée après cette polémique décennale afin que disparaisse le côté passionnel de cette affaire. Ce n'est qu'en 1972 que des analyses par thermoluminescence furent effectuées à l'initiative de MM. Hugh Mc



Le Champ des Morts à l'heure actuelle.

Kerrell (National Museum of Antiquities of Scotland), Vagn Mejdhal (Danish Atomic Energy Commission of Risø), Henri François et Guy Portal (Centre d'Etudes Nucléaires de Fontenay-aux-Roses). Les résultats furent publiés par la revue *Antiquity* en décembre 1974 et attestent de manière irréfutable de l'authenticité du site.

Seul le clapotis du Vareille murmure son témoignage imperturbable de toutes les heures et le promeneur se prend à penser, comme Paul Valéry : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic, avec tous leurs hommes et tous leurs engins, descendus au fond inexplorable des siècles, avec leurs dieux et leurs lois... Nous apercevions, à travers l'épaisseur de l'Histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire. Elam, Ninive, Babylone, étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie, ce seraient aussi de beaux noms. Lusitania aussi est un beau nom... Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'Histoire est assez grand pour tout le monde ».

NICOLE TORCHET

En octobre 1978 a été fondée, à Vichy, l'Association pour la Sauvegarde et la Protection des Collections de Glozel (ASPCG). Placée sous la présidence de Monsieur le Procureur Général Antonin Besson, cette association à but non lucratif a pour objet d'assurer la protection juridique des collections, leur sauvegarde matérielle et leur conservation, permettre éventuellement l'étude, dans des conditions scientifiques satisfaisantes, de tout ou partie d'entre elles, et enfin, provoquer une réouverture des fouilles. Les lecteurs désireux d'obtenir de plus amples informations au sujet de cette association peuvent écrire à l'adresse suivante: Musée de Glozel, Ferrières-sur-Sichon, 03250 Le Mayet-de-Montagne.

Juillet 1973... L'image retransmise par le téléviseur était trouble, l'éclairage trop direct effaçait par endroits la prise de vue d'un homme portant un grand chapeau circulaire au bord rabattu. Le son, couvert par le bruit de voix, l'entrechoquement de vaisselles et un juke-box reproduisant, plutôt mal que bien, la rengaine à la mode, ne permettait qu'une compréhension malaisée de ce qui se disait à l'ORTF, station régionale du Massif Central.

Et pourtant, je dressai l'oreille et fronçai les sourcils, épiant le visage rond furtivement capté. Je me levai et m'approchai de l'écran : c'était bien Emile Fradin, le conservateur du Musée de Glozel, interviewé par la télévision officielle !

C'était lui que je devais voir le lendemain matin ; il y a de ces coïncidences heureuses dignes de Charles Fort... Evidemment, j'avais perdu les trois quarts de l'entretien ; quelques vues d'objets du Musée furent encore présentées et l'on passa à un crime crapuleux. Anticipativement, j'étais très heureux de pouvoir apprendre à Fradin qu'il était enfin « passé ».

Le lendemain, je quittai Clermont-Ferrand pour Glozel. J'allais découvrir dans quelque 75 km — il y a des détours pittoresques — une de ces tranches d'histoire, insignifiante à première vue, mais plus riche en rebondissements et en grignotages d'ongles que le calendrier original de Marilyn Monroe.

Et pourtant, celui qui espère ressentir le frisson délicieux du safari pour touristes se trompe lourdement. En effet, dès que vous empruntez le petit chemin encaissé indiqué par une flèche signalisatrice « Musée de Glozel », vous pénétrez dans un site étrange, imprégné d'une atmosphère déconcertante. Pour le profane, rien ne ressemble plus à une entreprise rurale qu'une autre grosse ferme avec ses dépendances, ses granges, ses cultures et ses prairies. Seul le relief imprime son originalité : chez les Fradin, celui-ci est gaiement vallonné et des bosquets d'arbres donnent une perspective spatiale remplie de charme champêtre.

Dès la voiture garée, Emile Fradin — petite taille, droit comme un i, les manches retroussées, le cheveu clairsemé et argenté — apparaît dans l'encadrement de la porte : indécis, affichant cette méfiance bon-enfant de l'homme de la terre vis-à-vis du fichu citoyen que je suis.

— KADATH, je vous avais écrit...

— Ah ! Oui, les Belges de Bruxelles... vous avez déjà mangé ?... Le Musée n'est pas ouvert. A deux heures... Installez-vous à l'ombre, je vais chercher une couverture pour votre femme.

Et c'est ainsi que j'ai attendu, plongé dans la découverte des poules et des lapins, l'ouverture du plus étrange musée qu'il m'ait été loisible de parcourir.

Imaginez une pièce de guère plus de 25 m², éclairée par deux fenêtres opposées, et encombrée de larges

armoires vitrées disposées à la fois contre les murs aveugles et au milieu de la place. La première impression est la vétusté du matériel d'exposition, mais je dois rappeler que Fradin a tout fait lui-même : récupérer les armoires et les tables vitrées, aménager, sérier et étiqueter les trésors archéologiques.

Disant trésors, je crois sincèrement que je n'exagère pas. Glozel, mal connu du public par ses tablettes d'argile cuite, gravées de cette étonnante écriture, est aussi une mine d'objets préhistoriques trouvés in situ : galets gravés de dessins, os façonnés, colliers, poteries, urnes. Et également, de magnifiques statuettes ronde-bosse représentant des animaux, où l'art du sculpteur jaillit de par le réalisme avec lequel il travailla. Aussi ces surprenants bustes, un garçon barbu, très sérieux, et une jeune fille au sourire moqueur qui détonne absolument avec ce que l'on voit habituellement dans un musée préhistorique. Ces merveilles sont surveillées par l'œil d'aigle de Fradin. Et maintenant, je comprends mieux la tâche à laquelle cet homme s'attaqua. Je saisis mieux le courage tranquille et la détermination têtue qui transparait sur le visage buriné.

Sur les vitres, des photos jaunies, des coupures de journaux, des lettres racornies par les années marquent les étapes du combat pour la vérité. Et si, de temps en temps, un coup de plumeau ne ferait pas de mal, n'en veuillez pas au conservateur, son métier ne lui laisse pas beaucoup de loisir et malgré l'équipement moderne, le travail de la terre reste ardu.

Entre-temps, plusieurs visiteurs sont arrivés, afin de se rendre compte de ce qu'ils avaient vu la veille à la télé. Les discussions allant bon train, chaque fois, je remarquai leur étonnement. Nombre d'entre eux



étaient des villes avoisinantes, mais il est à noter que l'intérêt pour Glozel augmente : des curieux, amateurs ou professionnels, sont déjà venus de tous les coins d'Europe et aucun n'est reparti déçu...

Au contraire.

Tout cela se termina devant un verre bien sympathique dans la salle à manger, en compagnie de membres de la famille. Et si certains pontifes mal léchés disent que le Champ des Morts de Glozel n'est qu'une légende, je rappellerai que ce mot, venant du bas latin « légenda », signifie « chose devant être lue ». Merci à toi, Emile Fradin.

ROBERT DEHON

8



Petit lexique de préhistoire

Il nous a semblé utile de donner, à l'intention de nos lecteurs peu familiarisés avec le jargon des spécialistes, un aperçu des théories et de la terminologie en usage dans le monde de la préhistoire. Car il est bien entendu que la position contestataire de notre groupement n'implique pas nécessairement un rejet systématique des thèses officielles. Au contraire, nous en faisons le point de départ de toute étude. Le présent article constitue en quelque sorte un petit lexique — très incomplet parce que très général — qui permettra au lecteur d'avoir quelques points de repères dans son voyage en pays de Glazel.

On a coutume de diviser la préhistoire en trois grandes périodes : le paléolithique, ou âge ancien de la pierre, ou encore âge de la pierre taillée; le mésolithique, ou âge moyen de la pierre ; enfin, le néolithique, âge nouveau de la pierre, ou âge de la pierre polie. Ces subdivisions n'ont rien d'arbitraire, et correspondent, ainsi que nous le verrons par la suite, à des modes de vie bien différents.

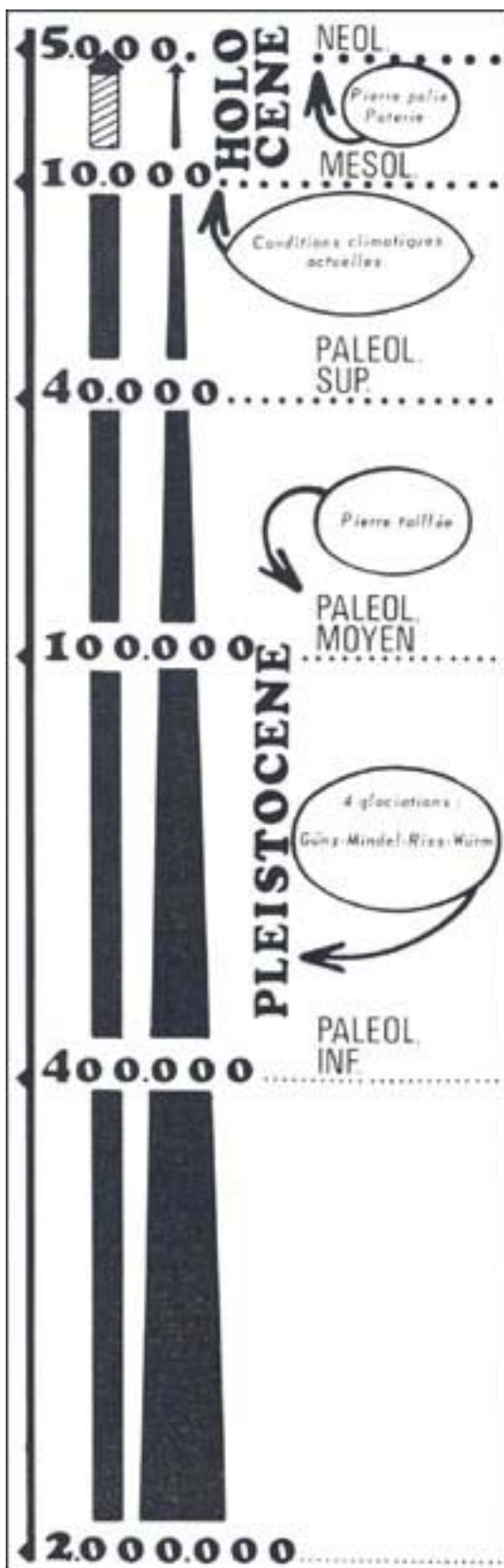
Le paléolithique.

Toute cette immense période est caractérisée par le travail du silex taillé, la toute première des industries humaines. Et déterminer le moment exact où l'homme a taillé la première pierre est chose fort difficile. En effet, il est évident que les essais initiaux furent très timides, ces silex n'étant que légèrement retouchés. Dès lors, dans les gisements très anciens, silex naturels et artificiels se ressemblent souvent, et les préhistoriens s'en trouvent bien embarrassés. On est cependant d'accord — un accord qui est presque caduc, car il se développe actuellement une controverse entre paléontologues et biologistes qui risque de prendre d'énormes proportions dans les prochaines années — pour admettre que les premières industries lithiques du paléolithique inférieur (le plus ancien) correspondent, grosso modo, au début du Pléistocène, soit plus ou moins deux millions d'années avant J.-C. (C'est au cours du Pléistocène qu'apparaissent quatre grandes glaciations qui vont, non seulement marquer profondément le relief, mais encore avoir une influence énorme sur la vie de l'homme ; ces glaciations ont pour nom Günz, Mindel, Riss et Würm). Mais à quoi l'homme qui façonna les premiers silex pouvait-il ressembler ? Pour répondre à cette question, il nous faut parler — qui l'eût cru ? — de la théorie de l'évolution.

Nous sommes tous plus ou moins convaincus, depuis Darwin et sa théorie, que l'homme descend du singe. C'est en partie inexact. Car s'il est vrai que le singe et l'homme sont parents, il n'en reste pas moins que celui-ci n'est pas le descendant direct de celui-là. Autrement dit, et en simplifiant les choses, hommes et singes, issus d'une souche commune, peuvent être considérés com-

me cousins. Mais encore faut-il savoir à partir de quel moment notre lointain ancêtre a acquis, sans discussion possible, le statut d'homme. Deux critères peuvent être retenus. L'un, à caractère intellectuel, se base sur le développement de l'intelligence, qui permet la fabrication d'outils et d'armes. L'autre, se basant sur les particularités physiques, tient compte de la capacité crânienne plus importante de l'homme, de la conformation et de la disposition des dents et, surtout, met l'accent sur la station bipède qui, en libérant la par main, permet la fabrication des outils. Ajoutons, pour être tout à fait complets, qu'une théorie toute récente tente de démontrer que notre aïeul s'est distingué du singe à partir du moment où il est devenu monogame. Il est évident que la « transformation » du singe en homme ne s'est pas faite subitement. Des stades intermédiaires sont apparus, ont suivi leur évolution propre, et se sont éteints sans descendance. Parmi eux, les Australopithéciens. D'un aspect physique tout comparable à celui des singes, l'Australopithèque, de taille réduite (1,50 m), possède des arcades sourcilières très marquées, un front fuyant, un menton inexistant. Il s'agit pourtant bien d'un hominien, puisqu'il est bipède et fabrique des outils rudimentaires appelés « choppers ». Le Pithécantrope représente un assez net progrès dans le domaine de l'évolution physique : le front apparaît nettement, la capacité crânienne augmente (1.000 cm³, alors que celle de l'Australopithèque n'est que de 600 cm³). Quant à l'industrie lithique, elle est déjà plus élaborée.

Ce résumé ne serait pas complet si nous ne parlions pas du très célèbre homme de Néanderthal. Le Néanderthalien est l'homme-type du paléolithique moyen ; il vivait donc voici 150.000 ans environ. On a longtemps considéré l'homme de Néanderthal comme une sorte de parent pauvre, une sous-espèce de l'*Homo Sapiens*. Il est vrai que certaines variétés de Néanderthaliens peuvent avoir divergé de la ligne évolutive principale, mais le genre « néanderthalensis » représente, aux yeux des anthropologues actuels, une phase importante de l'évolution de l'homme. A mi-chemin entre le Pithécantrope, dont il possède certaines caractéristiques archaïques (arcades sourcilières proéminentes, prognathisme marqué)



et l'*Homo Sapiens*, le Néanderthalien se tient parfaitement debout et droit ; enfin, son volume crânien est comparable à celui de l'homme moderne. La tendance actuelle est d'ailleurs de le classer dans le genre sapiens, sous le nom de « *Homo Sapiens Néanderthalensis* », par opposition à l'« *Homo Sapiens Sapiens* » (l'homme moderne), qui va le supplanter définitivement aux environs du quarantième millénaire avant J.-C.

Nous l'avons vu, nous connaissons l'homme préhistorique par ses restes fossiles, et par l'outillage lithique associé à ses ossements. Il est donc très intéressant de répertorier les différents outillages de silex, suivant le style de fabrication, style qui est caractéristique de chaque culture préhistorique. Ainsi, à la simple vue d'un certain type de coup-de-poing, on pourra dater assez bien, le gisement qui le contenait. C'est pourquoi nous consacrerons les lignes qui suivent à l'étude particulière de l'industrie du silex. Sitôt apparue, cette industrie va donner naissance à deux grands courants opposés : le « nucléus » d'une part, et la « lame » d'autre part. La tradition dite du nucléus consiste à dégrossir le silex en le frappant à l'aide d'un percuteur en pierre et, plus tard, en os ou en bois. C'est donc, dans ce cas, le noyau qui est utilisé. A l'inverse, dans la tradition de la lame, c'est l'éclat détaché du bloc d'origine qui sera employé. Il est à remarquer que ces deux traditions ne fusionnèrent guère tout au long du paléolithique intérieur, au sein d'une même culture. Ainsi, l'Abbevillien et l'Acheuléen furent les représentants de la technique du nucléus, tandis que la lame était l'outil-type du Cromérien, du Clactonien et du Levalloisien. Par contre, au paléolithique moyen, les deux tendances vont se fondre en une seule et même grande culture : le Moustérien. C'est à cette époque qu'apparaît l'homme du Néanderthal, dont nous avons parlé plus haut. N'entrons pas dans les détails de fabrication de toutes ces cultures. Car, comme toujours en préhistoire, il n'existe aucune frontière vraiment nette. Par exemple, la culture levalloisienne terminale est contemporaine du Moustérien. Quant à celui-ci, il se subdivise en « Complexe Moustérien », et « Moustérien Classique ». Avis aux amateurs éventuels ! Contentons-nous de dire que, au paléolithique intérieur, les outils sont taillés, de fabrication relativement simple. C'est à cette époque qu'apparaît le coup-de-poing biface (c'est-à-dire taillé sur deux faces), typique de l'Acheuléen. Quant à la technique moustérienne, elle se caractérise surtout par l'emploi d'éclats retouchés assez finement, le nucléus n'étant toutefois pas exclu de l'outillage.

Le grand bond en avant se situe aux environs de l'an 40.000 avant J.-C. L'arrivée de l'*Homo Sapiens* va, très rapidement, bouleverser les vieilles

traditions. Bien sûr, l'outillage de silex demeure toujours d'actualité. Cependant, l'homme nouveau — l'homme « néanthropique » — va faire une découverte capitale : l'Art. Et c'est là, certainement, un moment très important dans l'Histoire du genre humain. Car, pour la première fois, l'homme préhistorique touche du doigt la pensée abstraite. Et nous dirons que, à partir du moment où l'homme savait traduire ses pensées et ses émotions en les dessinant sur les parois des cavernes, il était tout prêt, intellectuellement parlant, à découvrir et à utiliser l'Écriture. Nous aurons l'occasion d'en reparler (1).

La première culture du paléolithique supérieur est l'Aurignacien, qui s'étend de 35.000 à 20.000 avant J.-C. Les œuvres marquantes de cette période (avec toutes ses sous-périodes) sont les célèbres fresques de Lascaux d'une part, et les « Vénus » stéatopyges de La Gravelle d'autre part. Vient ensuite le Solutréen (20.000 à 15.000 av. J.-C.), pauvre en art pariétal, et surtout caractérisé par un travail lithique de toute beauté. Enfin — et nous nous attarderons plus longuement sur cette période — le Magdalénien (15.000 à 8.000 av. J.-C.) est la dernière grande culture du paléolithique.

En fait, on pourrait appeler le Magdalénien « la culture du renne ». Nous sommes en effet en pleine glaciation de Würm, le climat est froid, la flore et la faune sont donc de type nettement circumpolaire, et il est normal de voir le renne installé dans nos régions. Toute la vie de l'homme est basée sur l'existence du renne qui lui fournit, non seulement la nourriture, mais encore les matériaux (os, corne et peau) destinés à la fabrication des outils, des armes et des vêtements. Les objets magdaléniens, faits surtout d'os ou de bois de cervidé, sont facilement reconnaissables :

harpons à barbelures simples ou doubles, manches d'outils finement gravés de scènes de chasse, aiguilles à chas. Enfin, signalons que l'art pariétal atteint un nouveau sommet avec les fresques d'Altamira en Espagne.

Le mésolithique.

Mais bientôt, le monde paléolithique va connaître de grands bouleversements. La fin de la quatrième et dernière glaciation (± 10.000 avant J.-C.) amène un changement radical au climat de L'Europe occidentale. La faune et la flore se modifient : le renne et le bison font place au cerf et à l'auroch, la forêt envahit peu à peu les territoires de chasse. On peut parler de cataclysme pour ces hommes parfaitement adaptés à leur milieu et qui, tout à coup (ou presque) se voient

contraints de s'adapter aux nouvelles conditions climatiques. Dès cet instant, les événements se précipitent : la culture magdalénienne s'effondre, de nouvelles civilisations voient le jour. L'Azilien, le Tardenoisien et, plus au nord, le Maglémiosien sont les plus connues de ces cultures mésolithiques. Cette période de changements n'est cependant pas stérile : elle voit l'invention et le perfectionnement de la hache, fort utile pour combattre la forêt envahissante, la domestication du chien, la naissance de la poterie et du tissage. L'outillage de pierre du mésolithique est très particulier : réduits à l'état de microlithes, les silex-pygmées sont placés dans des encoches de hampes, et forment des barbelures et des pointes dont le pouvoir pénétrant se trouve ainsi accru. En bref, le mésolithique est une période de transition qui perfectionne, en les adaptant, les techniques en usage au paléolithique supérieur, et prépare l'avènement de l'ère nouvelle.



Le renne se léchant la patte, sur un os gravé de Glozel.

(1) Au risque de nous répéter, nous devons encore insister sur l'aspect très schématique de ce lexique. Vouloir résumer l'Histoire de l'Homme en quatre pages suppose de fantastiques raccourcis et de nombreuses omissions. Pour les puristes comme pour ceux qui voudraient en savoir plus sur le sujet, il existe suffisamment de bons ouvrages de préhistoire générale, sans parler des articles de fond dans de nombreuses revues de vulgarisation scientifique.

Le néolithique.

On dit couramment que le néolithique est l'âge de la pierre polie. Rien n'est plus approximatif, puisque le polissage était connu déjà au mésolithique. De même pour la poterie, bien que les céramiques de cette époque de transition soient généralement assez grossières. En fait, la grande trouvaille de l'ère nouvelle fut la « domestication de l'alimentation », autrement dit : l'agriculture et l'élevage. « Autant que nous puissions le savoir... », « on admet généralement que... ». Ainsi débutent les ouvrages de préhistoire lorsqu'il s'agit de traiter le problème délicat des origines du néolithique. Le but de cet article n'est pas de critiquer ces « théories généralement admises ». Cependant, nous tenons à souligner que ce qui va suivre n'est qu'une hypothèse avec laquelle nous ne sommes pas forcément d'accord. Nous avons développé — et développons encore — nos théories personnelles sur ces sujets au fil des numéros de KADATH.

On pense donc généralement que le berceau du néolithique fut le Proche-Orient, géniteur de toute civilisation. Cela se passait peut-être aux environs de l'an 6.000 avant J.-C., dans une région située entre le Tigre et l'Euphrate. Assez rapidement, cette nouvelle forme de vie va s'étendre jusqu'à la moyenne vallée du Nil et au Sahara d'une part, et jusqu'à l'Iran d'autre part. Puis, peu à peu, le « miracle néolithique » va gagner l'Europe. Il ne s'agit bien entendu pas d'une invasion irrésistible, mais plutôt d'une lente transformation en un type de civilisation qui est bien souvent un compromis entre l'ancienne tradition mésolithique et le nouveau mode de vie néolithique. De plus, le résultat n'est pas le même partout en Europe, et il existe un certain nombre de cultures aux caractéristiques propres. Nous nous bornerons ici à définir succinctement quelques-unes des principales cultures néolithiques d'Europe.

LE CAMPIGNIEN.

Venues de la grande forêt nordique, des tribus pénètrent au cœur de l'Europe, défrichant de larges espaces, y bâtissant leurs huttes circulaires à foyer central. Leur outillage est très caractéristique : d'abord constitué de lourds outils en pierre taillée, il évolue peu à peu vers une technique plus élaborée de polissage, aux environs de 3.000 avant J.-C. (remarquons que beaucoup de préhistoriens préfèrent inclure, pour diverses raisons, le Campignien dans le mésolithique).

LE DANUBIEN.

Il s'agit d'une culture très complexe pour qui veut l'étudier dans le détail. Partis d'Europe orientale vers 3.000 avant J.-C., des agriculteurs nomades

se substituent aux habitants mésolithiques des plaines d'Europe centrale. En fait, les peuples de cette culture sont surtout connus par les grandes variétés de poteries qu'ils nous ont laissées (vases en forme de gourde, ou bien munis de cols et de becs, décorés de V renversés, de pointillés, de lignes incisées, etc., etc.) et qui attestent de l'activité et de l'habileté des artisans. Ces paysans danubiens faisaient pousser le blé et l'orge, qu'ils emmagasinaient ensuite dans des hangars montés sur pilotis.

LES CITES LACUSTRES.

Bâties sur pilotis, elles sont caractéristiques de quelques lacs suisses, et sont datées de 2.500 avant J.-C. Leurs habitants, outre l'élevage des bovidés, des chèvres et des moutons, faisaient pousser le blé, l'orge, le haricot et différentes sortes d'arbres fruitiers. En outre, ils pratiquaient la chasse et la pêche.

LES PEUPLES DU SUD.

Ils sont probablement venus, par petites embarcations de cabotage, jusqu'en Italie et en Sicile. On les retrouve également en Espagne, où ils défrichent la colline d'El Garcel (province d'Almería). Ce dernier site est d'une importance particulière, puisque c'est là qu'on situe les débuts du travail du cuivre en Europe, le premier métal utilisé par l'homme.

LES CONSTRUCTEURS DE MEGALITHES.

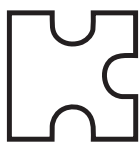
Parmi tous les points d'interrogation de la préhistoire, celui-ci est sans doute un des plus énormes. Nous nous garderons de glisser ici notre doigt entre le menhir et le dolmen, et rappellerons simplement que leur lieu d'origine est, pour la science officielle, la Crète. De là, ils auraient envahi l'Espagne et le Portugal puis, vers 2.000 avant J.-C., l'Europe occidentale, jalonnant leur route de dolmens et de menhirs. En réalité, les récentes découvertes dans le domaine des datations démontreraient plutôt le contraire, ou du moins que ce « diffusionnisme » ne serait qu'une vue de l'esprit.

Quoi qu'on puisse dire à propos du néolithique — et il y aurait encore beaucoup à dire ! — il faut retenir que les nouvelles techniques de cette période, c'est-à-dire l'élevage et l'agriculture, sont à la base de notre civilisation actuelle, puisqu'elles entraînent le regroupement des individus en communautés plus ou moins sédentaires et, corollairement, la division du travail en spécialités, elles-mêmes à l'origine du commerce.

J. G.

ARCHEOLOGIE

ARCHEOLOGIQUE



COMMENT PEUT-ON ÊTRE GLOZELIEN ?

Nous avons, lorsque nous sommes allés à Glozel pour la première fois, un double but. Nous voulions bien sûr examiner et étudier de plus près ces fameux objets que nous ne connaissions encore que par les livres. Mais nous désirions aussi réunir une documentation photographique complète et originale. Emile Fradin nous a accueillis de la plus charmante façon. Il nous a laissé prendre possession de son musée ; il a sorti des vitrines ses pièces les plus précieuses ; à cause de nous, il a brisé, en la manipulant, une tablette magnifique ; nous avons, avec nos gros projecteurs, fait sauter ses fusibles. Mais il a supporté tout cela avec patience et, si nous pouvons aujourd'hui présenter tant de photos inédites, c'est bien grâce à lui.



13

Le musée de Glozel a été aménagé dans une pièce de la ferme des Fradin, dès les premières découvertes. En 1928 cependant, on construisit entre la grange et le corps du logis un local spécialement réservé à l'exposition des objets, qui n'en ont plus bougé jusqu'à ce jour. La collection

du musée comprend environ trois mille pièces, sans compter les objets composant la collection particulière du Dr. Morlet, ni les pièces qui ont été détruites ou « empruntées » aux fins d'analyses, aux heures chaudes de l'affaire. Aujourd'hui, toutes sont numérotées.

« Nous ne parlons qu'à l'avenir.
La génération présente dira : c'est insensé.
La génération future dira : peut-être ».
(Jacques Boucher de Perthes, 1788-1868).

La collection d'Emile Fradin comprend trois grandes familles d'objets : les objets en os (humains et d'animaux), les objets en pierre et, bien sûr, les objets en céramique (vases, idoles et tablettes).

Les objets en os.

Ce sont, d'une part, des ossements humains, restes des habitants de la région de Glazel et, d'autre part, des ossements d'animaux ayant servi à la fabrication d'armes, d'outils et d'objets décoratifs. Les ossements humains sont nombreux (ce n'est pas pour rien que le site fut appelé « Champ des Morts ») : fragments de crânes, de mâchoires, d'os longs, etc... (fig. 1 ci-contre). De visu, ces objets présentent une caractéristique commune : ils sont fortement patinés. Rappelons que la patine est une sorte de dépôt qui se forme sur les objets anciens. Son importance est, bien sûr, proportionnelle à l'âge de l'objet, mais dépend en outre de la nature même de cet objet et de la composition du milieu environnant. Cette patine serait déjà une preuve de l'ancienneté des ossements. Mais ne nous arrêtons pas à cette première constatation et voyons ce qu'en pensent les spécialistes consultés.

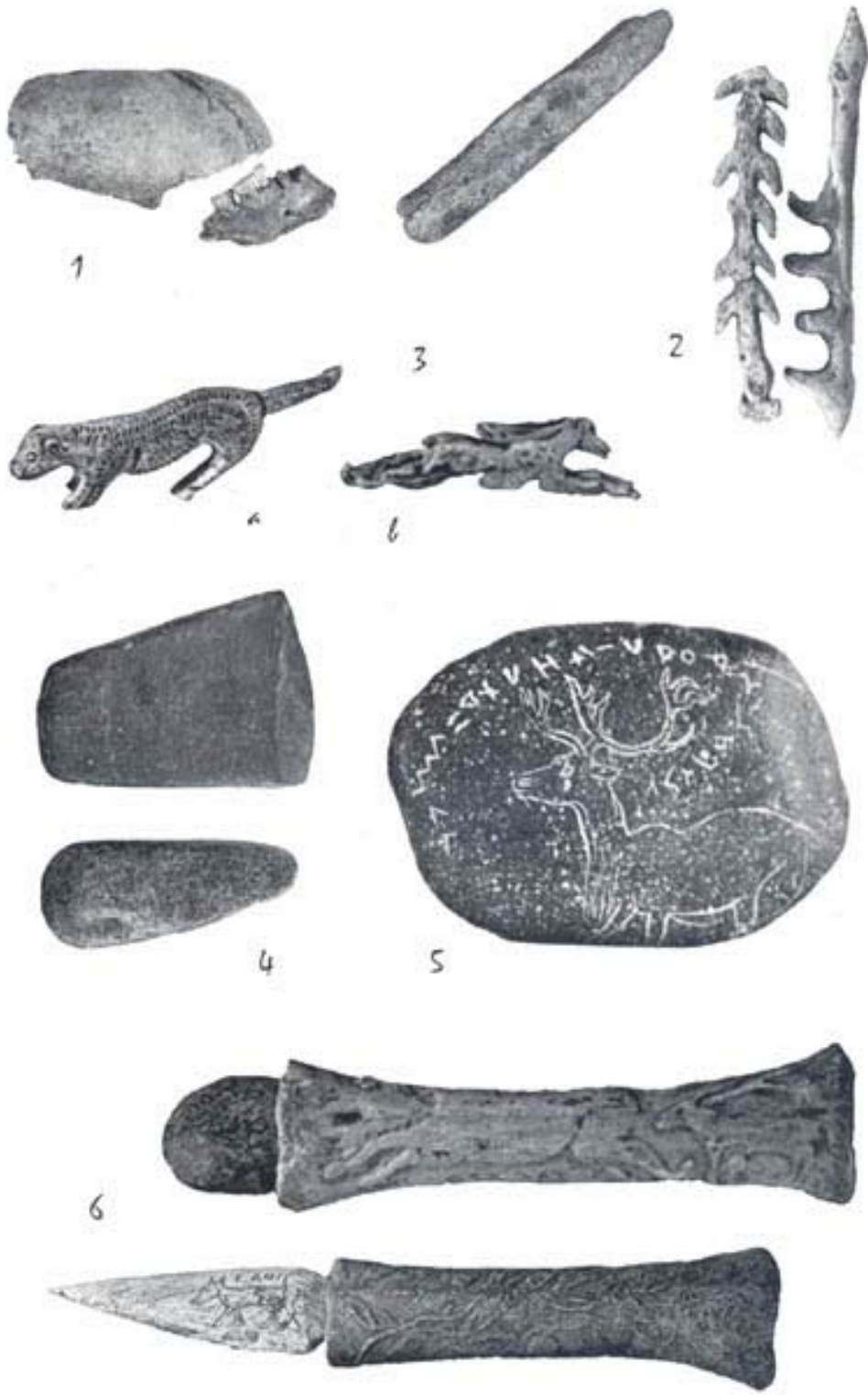
14

Le Docteur Jean Buy, professeur d'anatomie à l'École de Médecine de Clermont-Ferrand, fut chargé d'étudier les fragments d'os humains de Glazel. Son rapport fut publié, entre autres, dans le Petit Historique de l'Affaire de Glazel du Docteur Mollet. Les conclusions du Docteur Buy sont formelles : « Les os examinés semblent appartenir à une race ancienne dont l'alimentation était en partie herbivore et dont la musculature puissante a déterminé la formation de saillies osseuses exagérées ». C'est clair, c'est net : ces ossements n'appartiennent à aucun type moderne. Ainsi, tous les fragments de crânes examinés sont de beaucoup plus épais que les crânes actuels : un fragment de frontal a une épaisseur de un cm, soit le double de la normale ! Quant aux fragments de fémur examinés par le Docteur Buy, ils présentent, outre des caractères archaïques évidents (une ligne âpre très accentuée), des éraflures qui sont probablement dues à un travail de décharnement post-mortem. On sait en effet que beaucoup de populations néolithiques dépouillaient le cadavre des parties molles, et n'enterraient que le squelette. Mais une dernière preuve de l'ancienneté de ces ossements est donnée par les résultats des analyses chimiques. Les universités de Porto, d'Oslo, de Lyon ont mis en évidence la fossilisation bien avancée des os examinés. On sait en effet qu'un os enfoui, après sa mort, dans certains milieux, perd progressive-

ment ses substances organiques et se charge des substances minérales issues du milieu environnant, la forme originale de l'os étant parfaitement conservée. Ce phénomène de fossilisation dépend, c'est évident, du temps d'enfouissement. Dans un os frais, le pourcentage de matières organiques est d'environ 30%. Or, pour les ossements de Glazel, cette proportion est réduite à 19%. Il n'est malheureusement pas possible de donner, par cette méthode d'analyse, un âge aux fossiles glazéliens, le phénomène de minéralisation dépendant de nombreux autres facteurs, telle la composition chimique du terrain d'enfouissement. Une seule conclusion me paraît indiscutable : les ossements humains de Glazel sont très anciens, car patinés, fossilisés et anatomiquement analogues à des types préhistoriques indiscutés (1).

Mais voyons à présent les pièces fabriquées à partir d'ossements d'animaux. On trouve, parmi les armes de l'Homo Glazéliensis, une série de harpons très caractéristiques (fig. 2) : ils sont à barbelures simples ou doubles ; leur base, élargie, permet un emmanchement facile. Or, rappelons-le, ce genre de harpon est caractéristique d'une autre culture, bien (re)connue celle-là : le Magdalénien. D'ailleurs, la similitude ne s'arrête pas là. Examinons le poignard de la figure 6. Son manche est décoré de gravures : chevaux, rennes couchés, loups, bouquetins. Quant au motif de la lame, il représente une louve enceinte (remarquez le petit dans le ventre de sa mère). Cette « manie » de décorer les armes en os est, elle aussi, typique du Magdalénien. Pour ce qui est du renne, qui semble être un des modèles favoris des artistes glazéliens, il a été à l'origine de discussions passionnées. En effet, la théorie la plus généralement admise au début des fouilles consistait à englober Glazel dans les cultures néolithiques. Or, nous savons que le renne vivait très certainement dans nos régions au paléolithique supérieur, et avait émigré, ainsi que toute la faune de type arctique, au début du mésolithique. Pour Morlet, la chose était simple : les archéolo-

(1) Signalons, à propos de la fossilisation des ossements humains, que M. Champion, dans le fameux rapport qui porte son nom, conclut à la non-ancienneté des os, en s'appuyant sur leur minéralisation incomplète. M. Champion est peut-être un artisan fort habile, mais je doute qu'il ait jamais ouvert le plus petit livre de préhistoire : il y aurait lu que beaucoup d'ossements du paléolithique supérieur sont à peine fossilisés. Mais M. Champion, qui n'a pas eu peur, tout au long de ce qu'il nomme pompeusement ses « Observations Techniques », de truquer hardiment ses croquis pour appuyer ses thèses, n'en était pas à une absurdité près. Il faut bien dire qu'il avait l'excuse d'être illettré. *Beati pauperes spiritu.*



gues s'étaient trompés, et le renne était demeuré en France bien après la fin de la glaciation de Würm. Quant aux détracteurs du site, ils avaient fait de ce renne leur cheval de bataille et assuraient que Glozel était l'œuvre d'un faussaire ignorant. Bientôt cependant, Morlet devait réviser, du moins partiellement, sa théorie, et admettre que les débuts de la station étaient fort probablement contemporains du Magdalénien final. Ceci dit, le renne n'est pas le seul animal insolite représenté par les Glozéliens : par exemple, on sait que la panthère (fig. 3 a) a vécu en Europe pendant tout le paléolithique. Je n'irai pas jusqu'à dire que tous les objets en os sont de type magdalénien, mais il semble en tous cas — et c'est là la conclusion de cette première partie — que bon nombre d'objets en os découverts à Glozel s'apparentent aux productions les plus typiques de la culture magdalénienne finale.

16

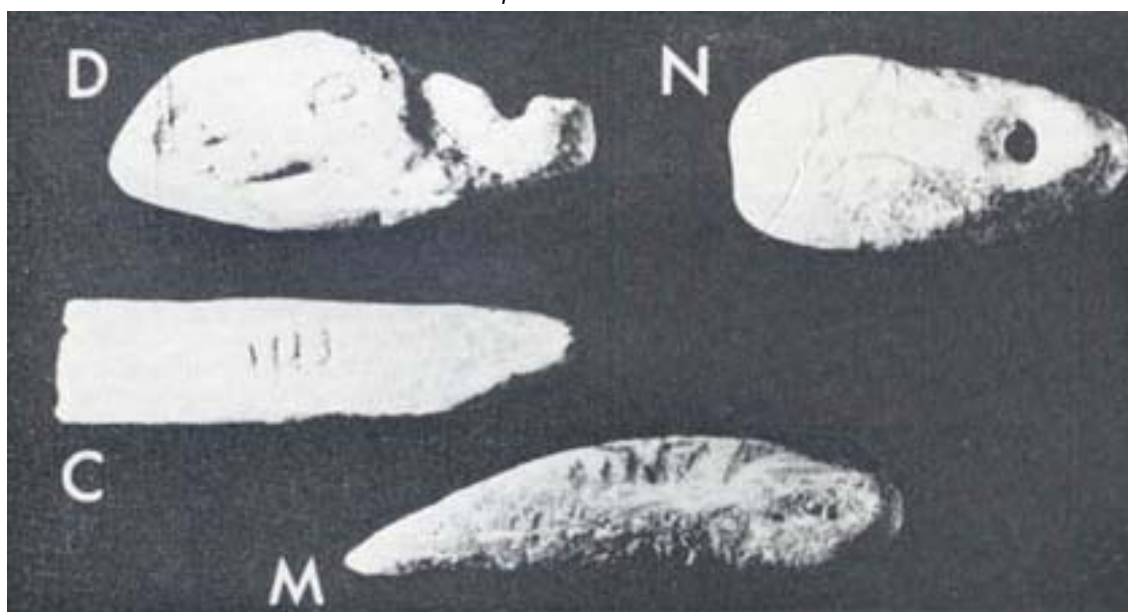
Il est bien entendu possible de dater plus précisément ces objets, par la méthode du carbone-14. Pendant longtemps, cette méthode n'a pu être utilisée à Glozel, et ce pour des raisons techniques. Ce n'est que très récemment qu'une première série de datations a pu être réalisée sur des ossements humains et des os gravés portant des inscriptions. Leur âge a été estimé à 17.300 ans avant notre ère (à 1500 ans près). On ne peut bien sûr accepter ce résultat qu'avec une certaine réserve : l'âge proposé est certes à peu près en accord avec ce que nous venons de constater à propos du style de ces objets, mais il ne s'intègre que très partiellement dans une solution qui tiendrait compte de tous les paramètres actuellement définis, ainsi que nous le verrons par la suite, lorsque nous aborderons la synthèse.

Les objets en pierre.

Comme dans tout gisement préhistorique qui se respecte, on trouve à Glozel quantité d'objets en pierre, parmi lesquels un certain nombre de haches (fig. 4). Elles sont en pierre polie et portent encore, à leur surface, des rayures dues au polissage sur un matériau dur et granuleux (sans doute du grès). Pourquoi ces stries n'ont-elles pas disparu à l'utilisation ? Les adversaires de Glozel prétendaient que ces haches n'avaient jamais pu servir, puisqu'elles étaient fausses ! En fait, il est à peu près certain qu'elles avaient tout simplement un caractère votif exclusif, et étaient fabriquées pour être enterrées avec la dépouille des défunts.

Outre les haches, on trouve à Glozel une assez grande quantité de galets gravés. Ils sont en basalte ou en diorite, deux roches d'une grande dureté. De même que les objets en os, ces galets présentent une certaine patine. Mais cette patine n'est pas uniforme : très bien accusée à la surface même du galet (patine géologique), elle est très peu importante au fond des traits de gravure... ce qui, à première vue, laisserait supposer que ces gravures sont très récentes. Cette hypothèse, qui fut un des arguments des antiglozéliens, est tout simplement absurde. En effet, la patine du cortex est de plusieurs millions d'années plus vieille que celle du trait de gravure. Les deux patines *doivent* donc être différentes. D'autre part, rappelons encore une fois que le site est un cimetière, et que tous les objets étaient enfouis sitôt fabriqués. La gravure des galets a dès lors été immédiatement soustraite à l'influence des conditions atmosphériques. Il devient alors évident que la patine archéologique (c'est-à-dire celle des gravures) ne peut se former que très

Ossement datés par C-14 de 17.300 avant J.C.



lentement, ou pas du tout, suivant la nature de la roche et du terrain. Ainsi que pour les ossements, les gravures sur galet ont pour thème principal le renne. Les artistes glozéliens ont croqué leurs sujets sur le vif, soyons-en convaincus. Je ne prendrai qu'un exemple : le renne, lorsqu'il marche, présente une inflexion du cou très caractéristique. Cela, seul celui qui vit parmi les rennes peut le savoir. Or, cette particularité se retrouve indiscutablement sur un galet gravé de Glozel (fig. 5). Mais peut-être Emile Fradin est-il allé passer ses vacances en Norvège, pour mieux duper les préhistoriens... après tout, pourquoi pas ?

Les objets en céramique.

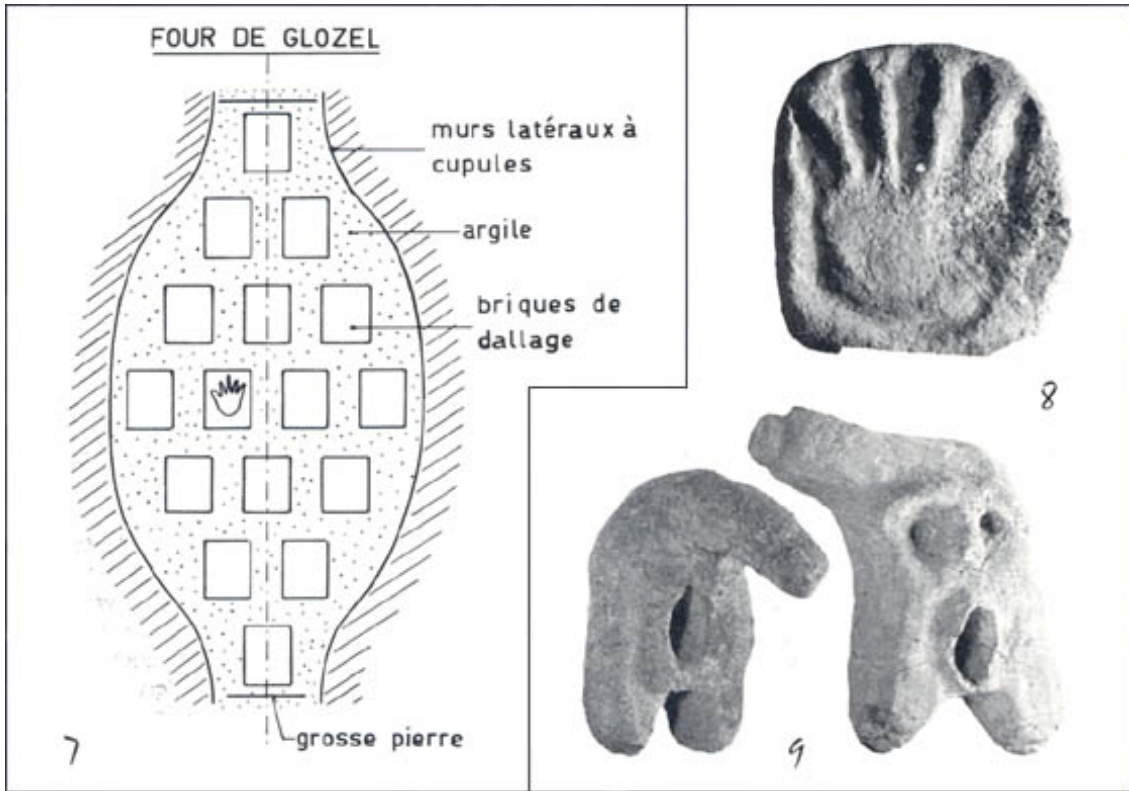
Précisons tout d'abord une chose : les figurines, les vases et les tablettes de Glozel ne peuvent être considérés, si on les examine superficiellement, comme de véritables céramiques. En effet, la fabrication de la poterie comporte une transformation chimique des matériaux employés : le silicate d'alumine, un des principaux éléments de l'argile, étant chauffé à une température suffisamment élevée, se déshydrate, et ce qui demeure est une substance dure dont les propriétés sont différentes de celles de la terre primitive. Or, les poteries de Glozel sont malléables et se délitent facilement dans l'eau, bien qu'ayant certainement été chauffées à une température supérieure à 600° C (cette indication nous est donnée par l'analyse au microscope polarisant, mettant en évidence une modification des caractères optiques du feldspath contenu dans l'argile glozélienne). D'autre part, il a été prouvé que l'argile jaune du sol de Glozel avait exactement la même composition minéralogique que l'argile rouge des poteries, ce qui permet d'affirmer que les potiers glozéliens ont pris la matière première au Champ des Morts même. Nantis de ces renseignements, nous pouvons assez facilement procéder à une expérience significative. Prenons un peu d'argile jaune et malléable du sol de Glozel, et chauffons-la. A une température de 450° C environ, elle vire au rouge, perdant du même coup sa malléabilité. Cette argile ainsi traitée ne pourra retrouver sa plasticité que par une réhydratation extrêmement lente, s'étalant sur plusieurs millénaires. Les céramiques de Glozel étant rougeâtres et malléables, on en conclut forcément qu'elles furent cuites à une température de 450° C au moins, et qu'elles sont vieilles de plusieurs milliers d'années. Il s'agissait, à une époque où l'on ne disposait pas encore des techniques de datation sophistiquées comme la thermoluminescence et le radiocarbone, d'une preuve majeure d'authenticité, une telle réhydratation de l'argile étant certes possible dans un laboratoire moderne et bien équipé (elle est réalisée sous pression de vapeur d'eau à 400° C), mais certainement pas dans la cuisine des Fradin (2).

La première fouille au champ Duranthon mit au jour une fosse ovalaire composée d'un dallage et

de deux murs latéraux. Ces murs, faits de briques à cupules, étaient couverts d'une substance vitreuse. Très vite, on pensa que cette fosse était une tombe. C'est d'ailleurs sous cette appellation qu'est encore actuellement présenté le plan de cette construction (fig. 7 au verso). Ne nous y trompons pas : il s'agit bien là d'un des fours (indispensables pour la cuisson à une température de 600° C) où furent fabriquées les poteries. Je n'en veux pour preuve que la formation, sur les murs latéraux principalement, de cette substance brillante qui, à l'analyse, s'est révélée être un verre très pauvre en silice, très riche en alumine, et qui est, de par sa composition, fort différent de tous les verres connus, anciens ou modernes. Il est raisonnable de penser que ce verre est apparu accidentellement, au cours des opérations de chauffage des poteries. Le sol de ces fours est fait de larges briques d'argile, dont quelques-unes portent l'empreinte d'une main (fig. 8). N'abordons pas le problème du symbolisme de cette pratique (ne serait-ce pas une façon de signer la construction, ainsi que font de nos jours les architectes qui gravent leur nom dans la façade des édifices construits par eux ?), mais remarquons que les empreintes de mains se retrouvent associées à bon nombre de peintures rupestres du paléolithique supérieur. Nous l'avons vu au début de cet article, les objets en céramique sont de trois types : les idoles, les vases, les tablettes à inscriptions. Les idoles sont dites bisexuées (fig. 9). La partie féminine est symbolisée par la fente vulvaire. Quant au sexe masculin, il présente un phallus en semi-érection, état qui est, paraît-il, permanent chez les représentants de certaines tribus africaines primitives. Les bourses scrotales sont asymétriques, c'est-à-dire anatomiquement correctes. Remarquons encore une fois ce souci du détail qui se retrouve à tous les niveaux de l'art glozélien. Cette précision dans la représentation n'exclut cependant pas le symbolisme, et on peut suppo-

17

(2) Les anti-glozéliens ont déployé tout leur zèle à démontrer que les tablettes étaient mal cuites et de fabrication récente. M. Bayle, en particulier, a « démontré », preuve à l'appui, qu'une tablette, plongée dans l'eau, s'y désagrègeait en dix minutes et que, par conséquent, cette tablette n'aurait pu subsister pendant des millénaires, dans le terrain de Glozel. Rappelons à ce propos que des tablettes égéo-crétoises, d'authenticité reconnue, furent anéanties par une averse, alors qu'on venait de les exhumer ! Cette pérennité d'objets friables dans le sol peut s'expliquer par le fait que le milieu environnant, étant de même densité que l'objet, assure sa conservation. N'entrons pas dans le détail du rapport de Bayle, mais signalons, pour ceux que la chose intéresse, que Morlet a réfuté chaque mot de ce rapport dans son *Petit Historique*.

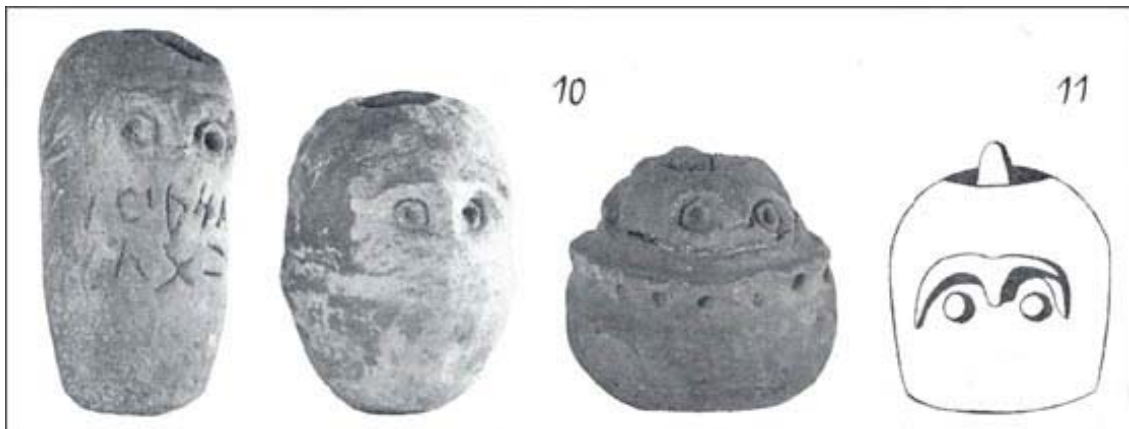


18

ser avec raison que ces idoles sont une forme de figuration particulièrement parlante de la vie.

Diamétralement opposé à l'idole, le « vase à masque néolithique » symbolise la mort (fig. 10). L'absence de bouche figure le mutisme du défunt. Quant aux yeux — mais ceci n'est qu'une constatation personnelle qui n'est recoupée par aucune autre observation —, ils sont, dans tous les cas examinés, dirigés, l'un vers le bas (c'est-à-dire vers la terre où le corps est enfoui), l'autre vers le haut (c'est-à-dire vers le ciel où monte l'âme promise à la vie éternelle). N'imaginons

pas, surtout, que de tels vases soient spécifiques du site de Glozel. En fait, on en retrouve ici et là, mais d'une façon très localisée. Ainsi sont les poteries de Troie (fig. 11) qui présentent une certaine ressemblance avec celles du Champ des Morts. Cependant, remarquons que le Professeur Childe les date de 2500 avant J.-C. Il n'y a pas que des vases à masque à Glozel. Outre des récipients à usage indéterminé, on a découvert quelques lampes à graisse. Elles servaient sans doute à l'éclairage des cavernes, qui étaient l'habitat des Glozéliens. Ces cavernes, munies d'un pilier central, étaient creusées à flanc de colline.

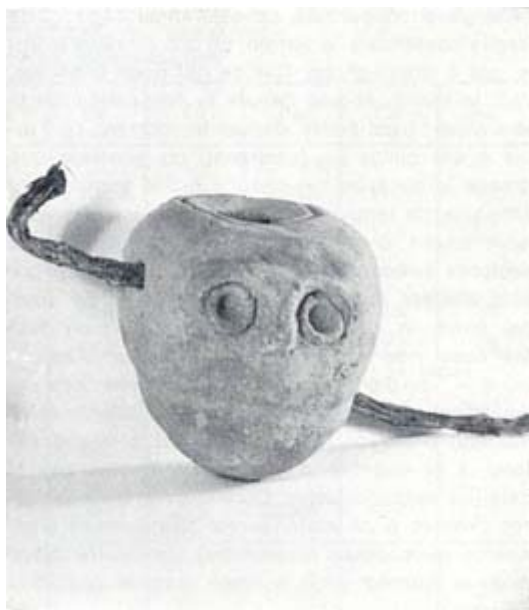


On y a retrouvé des objets identiques à ceux du musée d'Emile Fradin. Et enfin, il y a les fameuses tablettes à inscriptions. J'ai déjà signalé la présence de matières vitreuses sur les parois latérales des fours. Ces vitrifications se retrouvent également sur certaines tablettes, pénétrant les traits de gravure. Or, ces coulées vitreuses sont elles aussi fortement patinées, et constituent dès lors un véritable sceau d'ancienneté pour les tablettes et les signes qui y sont gravés. Une dernière preuve de l'authenticité des pièces nous est donnée par les nombreuses racines et radicules qui transpercent certains vases et tablettes. Des analyses ont permis de mettre en évidence la fossilisation complète des racines, qui ont creusé la céramique après cuisson, y sont mortes et s'y sont fossilisées en décolorant, par une réaction de réduction, le pourtour des trous de pénétration.

Analyse des analyses.

Revenons aux datations. Nous nous souviendrons, pour l'avoir lu au début de ce numéro, que des analyses eurent lieu voici quelques années, qui ont fait ressurgir Glozel de l'oubli. « Oubli » est d'ailleurs peut-être un grand mot, car le musée de Glozel n'a certes jamais manqué de visiteurs, dont beaucoup étaient des étrangers. Au niveau de la science, et à part quelques originaux (dont nous fûmes d'ailleurs), personne ne perdait plus son temps à discuter du cas Glozel. A partir de 1972, des chercheurs, danois d'abord, écossais ensuite, français enfin se rendirent à Glozel afin de dater les céramiques par une méthode récente : la thermoluminescence. Enfin, en décembre 1974, la revue *Antiquity* publia les résultats des premières analyses : Glozel est authentique, et les dates extrêmes avancées sont comprises entre 700 avant notre ère et + 100. L'« antiglozéliennisme » étant une maladie apparemment difficile à guérir, certains détracteurs du site n'en continuèrent pas moins à citer Glozel comme l'exemple parfait du faux archéologique. Je ne citerai plus le nom de ces chevaliers du « rigorisme scientifique » et de la « recherche enfin sérieuse », et les laisse à leurs chimères. Ces datations ont permis de mettre fin, une bonne fois pour toutes, à des discussions stériles et même nuisibles pour la recherche archéologique; elles ont permis aussi la réhabilitation complète d'Emile Fradin, un homme qui, ne l'oublions pas, a eu pendant un demi-siècle une réputation de faussaire et d'escroc. Lorsqu'on se sait innocent, pareille situation n'a rien d'enviable, convenons-en !

Le principe théorique de la thermoluminescence fut découvert dès 1953 par F. Daniels, mais ce n'est guère qu'à partir de 1960 que la méthode (qui était loin d'être alors au point) fut utilisée à des fins de datation. Des fragments de poteries grecques, des échantillons néolithiques, des ob-



jets paléolithiques enfin constituèrent le premier banc d'essai de la T.L. (abréviation conventionnelle de « thermoluminescence »). A l'heure actuelle, on estime que la précision de cette méthode est de l'ordre de 10% ; nous verrons par la suite ce qu'il faut en penser dans le cas bien particulier de Glozel. Mais qu'est-ce au juste que la thermoluminescence ? Le principe en est relativement simple. En effet, l'argile glozélienne, comme tout matériau géologique d'ailleurs, contient une certaine quantité d'impuretés radioactives que sont l'uranium, le thorium et le potassium. Ces impuretés émettent régulièrement des particules chargées d'énergie, sous forme de rayonnement bêta. Les particules, lancées à grande vitesse, finissent, au cours de leur trajet dans le sol, par entrer en collision avec un atome du milieu, lui transférant une certaine quantité d'énergie. Pratiquement, ce transfert d'énergie se traduit par un « saut » d'un ou plusieurs électrons vers une orbite plus éloignée du noyau que l'orbite de départ (on parle d'ailleurs actuellement plus volontiers de « niveau d'énergie » que d'« orbite »). Mais les éléments du matériau subissent également d'autres rayonnements, extérieurs cette fois, qui tendent à accroître la quantité d'énergie accumulée : il s'agit des radiations cosmiques et surtout des rayonnements gamma provenant du terrain lui-même. L'importance de l'énergie stockée est, bien entendu, proportionnelle au temps. Il devient donc possible, en mesurant la quantité d'énergie emmagasinée, de déterminer l'âge... de l'argile constituant le terrain, ce qui ne nous avance pas à grand-chose. Car ce qui nous intéresse, c'est le temps écoulé depuis la fabrication de la céramique, c'est-à-dire depuis le moment où l'argile a été cuite. Or, justement, on constate que lorsque le matériau est chauffé à une température suffisante (la tempéra-

ture atteinte pour cuire convenablement une céramique est suffisante), les électrons reviennent à leur niveau d'énergie primitif, libérant ainsi l'énergie accumulée. En quelque sorte, le matériau se « décharge » ; on peut dire aussi que « le compteur est remis à zéro ». La quantité d'énergie qui sera libérée lors du chauffage (à une température « suffisante » bien entendu) d'une céramique ancienne correspondra donc à la quantité d'énergie accumulée par le matériau après cuisson. Connaissant les paramètres propres à ce matériau (le pourcentage d'impuretés radioactives notamment), on pourra déterminer le moment de la cuisson, d'après l'équation suivante :

$$A = \frac{D}{b + d}$$

où

— A représente le nombre d'années écoulées depuis la cuisson ;

— D est la dose totale reçue par la céramique, exprimée en rads ;

— b est la quantité par unité de temps de rayonnement bêta émis par les impuretés radioactives contenues dans le matériau, ce « débit interne » étant exprimé en rads/an ;

— d est la quantité par unité de temps des radiations cosmiques et des rayonnements gamma provenant du terrain, ce « débit externe » étant également exprimé en rads/an.

20

Nous venons de voir qu'une partie de l'énergie accumulée par la céramique provenait des rayonnements gamma issus du terrain. Il est donc nécessaire, pour effectuer une mesure précise, de connaître l'emplacement du lieu d'enfouissement de l'objet à dater, car l'importance de ce rayonnement varie sensiblement suivant l'endroit. Or, les conditions de fouille, à l'époque des découvertes, n'avaient malheureusement pas toute la précision souhaitée quant à la localisation exacte des objets exhumés. Les méthodes étaient moins rigoureuses que celles utilisées par les fouilleurs modernes ; l'esprit même des travaux faisait passer la localisation au second plan, le premier but à atteindre étant de déterminer si la couche archéologique était vierge de tout remaniement récent. Pour pallier cette absence de renseignements, les chercheurs ont dû multiplier leurs mesures : « ... on a placé des sondes dosimétriques en de nombreux points à diverses profondeurs. On espère obtenir finalement une bonne valeur du débit de dose moyen et se faire aussi une idée de ses variations locales ». (Mejdhal, 1972). Un autre problème, tout aussi préoccupant que celui de la localisation, est apparu lors de l'analyse des échantillons. En effet, nous l'avons vu, la « remise à zéro », qui est en fait une disparition de la thermoluminescence géologique, ne peut se faire correctement que si la température de cuisson a été suffisamment élevée. Pour les po-

teries moins cuites telles qu'il en existe à Glozel, une certaine thermoluminescence géologique résiduelle subsiste, faussant toutes les mesures puisqu'elle s'ajoute à la thermoluminescence archéologique. Cette difficulté a heureusement pu être surmontée, ainsi que l'expliquent Mc Kerrell, Mejdhal, François et Portal, dans leurs « Etudes sur Glozel », parues dans les numéros 57 et 58 de la Revue archéologique du Centre : « ... par activation neutronique, on a pu démontrer qu'une grande partie des objets de Glozel faits de terre cuite sont analytiquement identiques à l'argile qui recouvre le site (voir tableau ci-contre). Il semble que l'argile du Champ des Morts ait bien été utilisée pour leur fabrication et, par conséquent, cette observation conduit à une comparaison directe de la thermoluminescence de l'argile qui a servi à leur fabrication avec celle des objets terminés.

La figure 1 montre que les mesures de thermoluminescence comparées provenant de nos trois laboratoires font apparaître que l'argile naturelle géologique donne un signal lumineux beaucoup plus élevé que celui obtenu pour n'importe lequel des objets examinés jusqu'à présent. Par conséquent, il ne peut y avoir aucun risque de confusion entre la thermoluminescence géologique naturelle et celle émise par les échantillons archéologiques. Une approche plus subtile illustrée par la figure 2 est nécessaire pour expliquer les effets de la mauvaise cuisson. Pour faire une comparaison avec les émissions de la thermoluminescence géologique, nous avons choisi l'un des objets en céramique manifestement les plus mal cuits, un symbole phallique décrit par Morlet en 1929 (Morlet, 1929 ; figure 227).

L'activation neutronique (fig.2 p 22) confirme que l'objet a bien été fabriqué avec de l'argile de Glozel. Cette figure numéro 2 montre qu'en préchauffant l'argile du site à différentes températures, la courbe de thermoluminescence géologique fondamentale peut être modifiée de façon considérable. Mais il est évident, lorsque l'on compare les courbes de thermoluminescence obtenues à partir de l'objet avec celles obtenues après le chauffage ménagé des échantillons d'argile, qu'une mauvaise cuisson ne peut en aucune façon reproduire la courbe caractéristique de la thermoluminescence archéologique. Les courbes de thermoluminescence recueillies à partir de ces objets sont à tout point de vue normales et sont caractéristiques du matériau archéologique. Lors de la publication des datations, certains antiglozéliers, à bout d'arguments, émirent l'hypothèse que les céramiques glozéliennes avaient pu être irradiées artificiellement. On ne voit vraiment pas comment un agriculteur du Bourbonnais aurait pu arriver à réaliser pareille prouesse scientifique. Il est vrai que pour certains, Emile Fradin est un

Réf. de laboratoire	CONCENTRATION DES ELEMENTS PARTIES PAR MILLION								
	Th	Cr	Hf	Cs	Sc	Ta	Fe	Co	Eu
744004 (phallus)	25.5	50	11.9	13.9	10.5	3.6	23900	11.9	1.1
744109 (tablette)	26.8	133	11.4	14.9	10.5	3.0	25100	12.0	1.1
E 1 (tablette)	26.3	74	11.6	16.2	10.5	2.9	25400	12.9	1.4
844301 (verre)	33.3	156	17.8	18.9	15.3	3.6	31900	16.0	1.6
744111 (tablette vitrifiée)	31.1	166	16.2	16.0	15.2	3.2	33900	17.2	1.4
744111 (verre)	29.3	113	14.9	17.5	13.6	3.0	29500	15.2	1.3
744115 (fragment)	26.1	124	13.9	15.3	12.2	2.6	26000	14.7	1.0
744103 (tablette)	25.9	60	10.8	15.2	9.4	3.2	23600	12.7	1.0
Argile du Champ des Morts									
Série A	24.7	61	9.9	15.6	10.9	3.1	26000	12.8	1.1
1	22.2	78	12.5	13.8	10.0	2.5	19800	9.2	0.8
2	23.9	89	13.2	15.6	11.1	2.8	22600	9.9	1.0
5	24.6	88	13.7	15.1	10.9	2.3	21400	9.4	1.2
6	26.2	93	13.8	15.7	12.6	2.8	26300	12.5	1.1

*Analyse par activation neutronique de l'argile et de quelques céramiques de Glozel.
(Revue archéologique du Centre, n^{os} 57 et 58)*

21

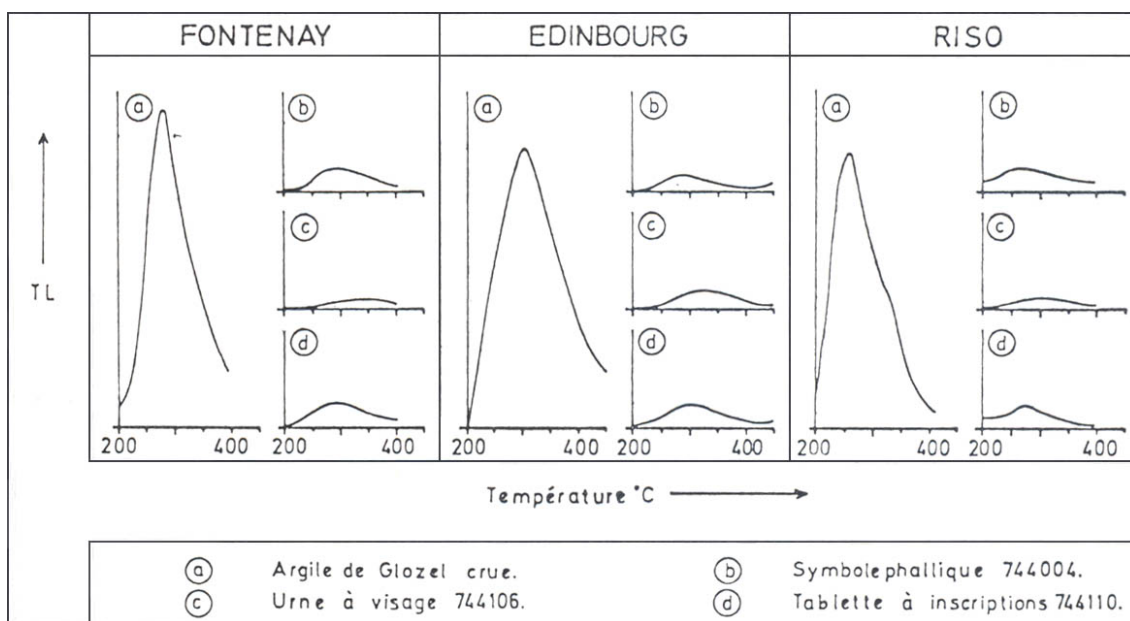


Figure 1. — Thermoluminescences comparées provenant de trois laboratoires de recherches de datation obtenues à partir d'argile non cuite de Glozel et d'objets façonnés en céramique de Glozel (bruit de fond soustrait)

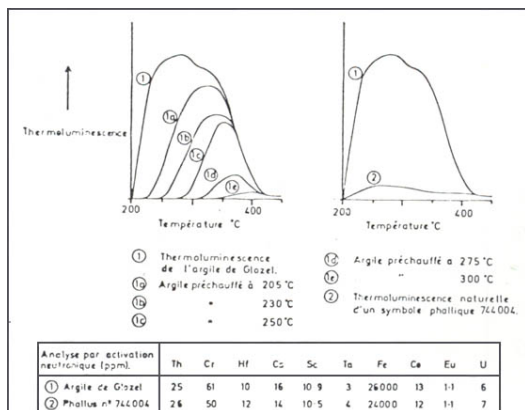


Figure 2. — Thermoluminescence géologique résiduelle d'échantillons d'argile de Glazel pré-cuits, comparée à la thermoluminescence d'un objet façonné mal cuit, constitué de la même argile (bruit de fond soustrait).

22

véritable Génie du Mal, capable des plus grands prodiges, qui a commencé sa carrière scientifique en 1920 en apprenant des rudiments de préhistoire et qui, parvenu au faîte de sa puissance maléfique, se construit en 1970 (juste avant les datations par thermoluminescence bien sûr) sa petite centrale nucléaire personnelle. Et tout cela pour bernier quelques malheureux archéologues qui ne lui ont rien fait !

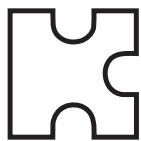
Bref, le Dr. Zimmerman, attaché au « Mc Donnell Center for the Space Sciences » de l'université de Washington, avait pressenti l'objection. Dans ce but, il réalisa une mesure de thermoluminescence sur des grains de zircon (néosilicate présent à l'état de traces dans de nombreuses roches, entrant entre autres choses dans la fabrication des boucliers de réacteurs nucléaires) extraits de la céramique de Glazel. Le Dr. Zimmerman basa sa démonstration sur une propriété particulière du zircon. Ce dernier en effet contient une proportion d'éléments radioactifs nettement plus importante que celle présente dans les autres matériaux constitutifs de la céramique. Ainsi que l'explique Zimmerman dans son rapport, les grains de Zircon « reçoivent donc d'une manière caractéristique un débit de dose 10 à 1 000 fois supérieur à celui reçu par les inclusions de quartz et de feldspath ». Donc, continue Zimmerman, « si une céramique est ancienne, les grains de zircon qu'elle contient auront reçu des doses de rayonnement 10 à 1 000 fois supérieures à celles reçues par les grains de quartz ou de feldspath ; si une céramique est moderne et si on lui fait subir une irradiation artificielle pour essayer de la vieillir artificiellement, tous les grains auront reçu environ la même dose ». Comme il fallait s'y attendre, les résultats furent tout à fait conformes à ce qu'on attendait, ainsi que le souligne Zimmerman dans la conclusion : « Nous écartons donc

toute possibilité pour que ces deux prélèvements de Glazel puissent être des céramiques modernes, irradiées artificiellement dans le but de les faire paraître anciennes, et nous concluons qu'elles ont été vraiment fabriquées dans l'Antiquité ». L'authenticité du support étant établie, il convient de rappeler que, manifestement, les inscriptions gravées sur les poteries et les tablettes sont antérieures à la cuisson. Je l'ai déjà signalé précédemment, un certain nombre de traits de gravure sont recouverts de cette matière vitreuse qui se retrouve également sur les parois des fours. Nous ne devons même plus faire appel à la notion de patine bien accusée, qui est toujours sujette à discussion ; certains prétendent toujours que la patine peut se former très rapidement dans certaines conditions, et qu'il ne s'agit donc pas d'une preuve irréfutable. Nous admettrons cela d'autant plus facilement que nous avons bien mieux que la patine. En effet, si un faussaire moderne avait, après avoir gravé des céramiques anciennes, chauffé celles-ci afin d'obtenir la substance vitreuse en question, la température nécessaire à une telle opération aurait détruit toute la thermoluminescence archéologique, ce qui est contraire aux mesures effectuées.

Nous n'irons pas pour l'instant au-delà des faits et des constatations : Glazel est, non plus seulement authentique, mais également authentifié. Les dates avancées par les archéo-physiciens sont de —700 à +100. Nous nous trouvons donc à l'époque de La Tène ou même gallo-romaine. Si les archéo-physiciens admettent que la précision de leur méthode est loin d'être parfaite, il n'en reste pas moins vrai que les dates avancées sont à présent très éloignées des périodes préhistoriques proprement dites. Dès lors, à la lumière des seules analyses par thermoluminescence, la plupart des archéologues — du moins ceux qui sont convaincus de l'authenticité du site — rangent Glazel parmi les curiosités gauloises ou gallo-romaines. Arrêtons-nous là pour l'instant : les conclusions viendront en leur temps, lorsqu'il s'agira de réunir en un essai de synthèse acceptable tous les éléments dont nous disposerons, après que nous aurons abordé la grande question que nous avons tenue en suspens : l'écriture...

JACQUES GOSSART

ENTRE LES LIGNES



DANS LES ARCHIVES DE L'HUMANITE

Faut-il le préciser, on a beaucoup écrit au sujet des inscriptions de Glozel ; le matériel épigraphique scrupuleusement inventorié par l'infatigable Dr. Morlet a fait l'objet d'une abondante littérature au travers de laquelle se sont exprimés les avis les plus divers. Les partisans de Glozel s'étaient fait une certaine opinion de cette écriture inconnue : le gisement appartenant à des temps préhistoriques, les signes alphabétoformes qui en provenaient constituaient par conséquent la preuve que l'écriture était une invention de l'Occident. Pour les adversaires, le problème se réduisait simplement à ceci : Glozel était faux et, partant de là, il était donc impensable que ces « gribouillis », comme les appelait Vayson de Pradennes, remettent en question les théories relatives à la naissance de l'écriture. Tout bonnement.

« S'il avait existé des peintures quaternaires, nous les aurions déjà trouvées... »

Edouard Harlé, lors de la découverte des fresques d'Altamira.

Quoi ! Cette grandiose épopée, patiemment reconstituée par le labeur de plusieurs générations d'historiens renommés, et dont la vie entière fut uniquement consacrée à la recherche épigraphique, se trouverait ainsi contestée par les douteuses trouvailles d'argile mal cuite d'un petit paysan d'Auvergne ? Deliramenta !... Aussi, les pontifes du moment se gaussèrent-ils de ceux qui s'y intéressèrent. S'en seraient-ils tenus à cela n'eût été après tout que bénin, mais devant la tournure que prenait l'affaire, ils ripostèrent avec la fougue et les moyens que l'on sait, faisant d'obscurantisme le synonyme d'impartialité. Et pourtant, ces archéologues nous ont laissé une œuvre considérable, fruit de maintes et laborieuses campagnes de fouilles, qui ne peuvent que susciter notre admiration. Mais un chercheur, aussi méritoire soit-il, demeure avant tout un homme, et cela seul peut sans doute expliquer l'acharnement avec lequel certains s'employèrent à « naufrager » les nouvelles découvertes, car l'écriture de Glozel devint encombrante pour leurs propres thèses, sur lesquelles s'appuyait leur réputation. Pour d'autres, à l'avis plus nuancé, qui admettaient l'authenticité conditionnelle de certaines pièces, les inscriptions n'avaient absolument rien de mystérieux, bien au contraire ; ils reconnaissaient là des caractères d'écritures relativement récentes, comme par exemple du latin. Ceci était donc la preuve que les hypothèses

avancées par Morlet étaient erronées et que les trouvailles n'étaient pas aussi anciennes qu'il voulait le faire croire. Et puisque ces signes leur étaient familiers, ils se firent un devoir de les traduire... Hélas, et nous le verrons plus loin, leurs interprétations furent — c'est le moins qu'on puisse dire ! — assez boiteuses, et ne constituèrent pas l'argument irréfutable que d'aucuns escomptaient. Un demi-siècle plus tard, il faut le reconnaître, nous en sommes toujours pour ainsi dire au même point si ce n'est, bien sûr, que nous savons aujourd'hui que les objets récemment analysés sont absolument authentiques. Mais nous ignorons toujours le sens, l'origine et l'identité des inscriptions qu'ils portent. En cinquante ans le génie d'un Champollion ne s'est pas manifesté pour l'écriture glozélienne. Cependant, depuis maintenant quelques années un expert anglais, le philologue B.S.I. Isserlin, de l'Université de Leeds, est en train d'étudier les inscriptions de Glozel et, à l'heure où ces lignes sont écrites, seules ses premières constatations sont connues : elles furent publiées en janvier 1976 dans l'excellente Revue archéologique du Centre. Je crains qu'il ne faille encore patienter un certain temps avant de lire ses conclusions, mais d'ores et déjà son rapport provisoire est fort intéressant et justifie, me semble-t-il, de revoir les anciennes et diverses hypothèses des antagonistes de l'affaire. En effet, il apparaît curieusement que les représentants des trois principales attitudes adoptées face à l'énigme des inscriptions de Glozel, et dont je parlais plus haut, ont tous, partiellement, à la fois tort... et raison ! On rend hommage aujourd'hui aux recherches auxquelles



s'est livré le Dr. Morlet ; peut-être l'avenir nous démontrera-t-il qu'il s'est avancé quelque peu hâtivement dans ce domaine en tentant de faire de Glozel l'écriture princeps, mais on s'accorde à trouver ses travaux extrêmement pertinents en regard du matériel dont disposait l'épigraphie à cette époque. Et ainsi que l'exprima un éminent archéologue anglais en 1971, « les efforts de Morlet méritent au moins une étude complaisante et soignée ».

Du côté des anti-glozéliens, il apparaît que les compétences en matière d'écritures anciennes de l'un de leur chef de file, René Dussaud lui-même, soient à remettre en question ainsi que les contre-argumentations qu'il opposa au Dr. Morlet ; bien que, finalement il ait pressenti — et peut-être avec raison — que Glozel n'avait aucun rapport avec le phénicien. Quant au grand historien des Gaules, Camille Jullian, digne représentant de la troisième tendance, il se peut qu'il ait vu juste sur un point, mais dans ce cas, il semble que ce ne fut pas pour les raisons qu'il avança à l'époque ! Voilà donc où nous en sommes actuellement ; une meilleure connaissance de l'épigraphie nous permet de nuancer les avis que partisans et adversaires de Glozel formulèrent alors, mais les inscriptions gardent toujours leur secret. Jean-Pierre Adam, auteur de « L'archéologie devant l'imposture » (Laffont, 1975), nous avait un jour confié, au cours d'un déjeuner-débat à Bruxelles, qu'il connaissait le fin mot de l'histoire de Glozel, mais qu'il ne pouvait le révéler, et que, le jour où cela serait rendu public, il y aurait de quoi rire !... Il est étonnant de voir (et Jean-Pierre Adam ne s'est même jamais déplacé jusqu'à Glozel ! ! !) que les spécialistes actuels, eux, sont loin de l'avoir, le fin mot de l'histoire ! Quant à moi, je pense humblement que l'attitude de l'honnête homme — que nous nous efforçons de toujours adopter — conseille de ne pas écarter a priori que des signes de Glozel appartiennent à une écriture fort ancienne et que, peut-être, à la fois Morlet, Dussaud et Jullian détenaient des bribes de la solution. Si la preuve nous vient du Professeur Isserlin ou d'autres chercheurs qu'il en est autrement, et bien, nous nous serons trompés ; mais d'ici là, j'estime qu'on ne peut ignorer ce qui fut avancé jadis.

L'écriture de Glozel.

Une multitude d'objets divers exposés dans le musée des Fradin portent cette écriture inconnue tant controversée : les plus représentatifs sont les tablettes d'argile dont il subsiste une quarantaine d'exemplaires. Certaines tablettes sont encore dans un état de conservation admirable, contrastant avec d'autres très abîmées et parfois même illisibles. Etant extrêmement fragiles, beaucoup furent brisées lors des fouilles et de l'incroyable perquisition de 1928, ou endomma-

gées lors de manipulations ultérieures. Rectangulaires, elles mesurent, en général, environ 15 x 20 cm, ayant une épaisseur de 3 ou 4 cm. La plus grande a une dimension de 38 x 33 cm, quant à la plus petite elle mesure 6 x 5 cm. A l'exception de deux, elles ne sont recouvertes de signes que d'un seul côté. Etant différentes les unes des autres, par la forme et la grandeur, on peut en conclure qu'elles portent toutes une inscription complète, mais comme aucune mention « haut-bas » ne figure sur ces briques, on peut se demander dans quel sens elles doivent être lues... La réponse nous est donnée par les graffiti que l'on trouve sur d'autres supports comme les vases et les galets ornés de représentations animales, ce qui nous permet de ne pas tenir ces pages d'écritures millénaires à l'envers. Les inscriptions gravées sur les vases à masque néolithique sont beaucoup plus brèves. Elles ne comportent en moyenne qu'une douzaine de signes. D'autres sont plus courtes encore (quatre ou cinq caractères), situées à l'endroit que devrait occuper la bouche, ou entourant le visage. Très abondants sont les ossements, façonnés (harpons, poignards, aiguilles, pendeloques), les bols de cervidés et les ivoires. On distingue deux groupes : ceux qui ne portent que du lettrage et ceux qui en outre sont sculptés de représentations animales : chevaux, rennes, cerfs, loups, bouquetins, lièvres, félins, etc. Les os présentant une large surface (côtes ou omoplates) semblent avoir été recherchés, comme le prouve l'accumulation de signes qu'on y rencontre parfois. Quelques inscriptions renferment des suites de traits verticaux, dans lesquels il est permis de voir des signes de numération. Viennent ensuite une multitude de galets, perforés ou non, d'outils en pierre, d'anneaux de schiste et de petites haches. Des galets sont parfois également décorés d'un motif animalier, que couronne alors une assez longue inscription.

25

Il semble au Dr. Morlet qu'il y ait eu deux périodes bien distinctes dans l'écriture de Glozel. La première, la plus ancienne, qui serait une survivance paléolithique, apparaissant sur les objets en os, en bois de cervidés, en ivoire et en pierre, sur lesquels ne sont tracés que très peu de signes : parfois un seul, quelquefois deux, le plus souvent trois. D'autres bien sûr dépassent ce nombre de signes, mais ils sont moins répandus. De ceux qui en portent un nombre réduit, se dégage la grande répétition des éléments X, Y, T, C, H, tantôt droits, tantôt inclinés ou même renversés, et qui figurent dans presque toutes les écritures préhistoriques. Les textes des vases et des tablettes illustrent quant à eux la seconde période qui correspondrait, toujours selon le Dr. Morlet, à l'introduction de la céramique dans la culture glozélienne (grâce à l'apport d'une autre peuplade), coïncidant avec l'apparition de nou-

veaux signes, et d'un autre système d'écriture. Durant la première période, celle-ci ne serait qu'uniquement idéographique, étant donné que des objets ne portent parfois qu'un seul signe, ayant peut-être la valeur d'un « mot » tandis que l'argile aurait favorisé le développement d'une écriture syllabique linéaire, abandonnant toute figuration animale lors de la seconde période.

Toutes les inscriptions figurant sur la collection exhumée du Champ des Morts furent consciencieusement répertoriées et recopiées aussi fidèlement que possible par le Dr. Morlet. Elles sont reproduites dans ses nombreux ouvrages et principalement mises en évidence et regroupées dans le « Corpus des inscriptions de Glozel », son ultime publication. Un premier inventaire de 81 signes distincts, avec leurs variantes, mais orientés différemment (de haut en bas ou de bas en haut ; de gauche à droite ou inversement, etc.) fut publié en 1926 dans le second fascicule de la série *Nouvelle station néolithique* sous le titre « Alphabet idéographique de Glozel ». Ce premier relevé avait été établi sur la base des vingt et une tablettes découvertes jusqu'alors, ainsi que des outils gravés. Plus tard, lorsque de nouvelles fouilles vinrent enrichir la collection, cet inventaire fut mis à jour et s'arrêta définitivement en 1932 dans le tome I de « Glozel », avec un nombre total de 111 signes ainsi que leurs va-

riantes, qui constituent ce que Morlet appela le syllabaire de Glozel. Par la suite, il tenta de dégager de ce relevé général des signes, ceux qui avaient pu former une écriture courante. Pour ce faire, il ne considéra que les trois plus grandes tablettes qui totalisent à elles seules quelque 280 caractères, desquels il en isola une quarantaine qu'il supposa d'un emploi courant.

Dans ce tableau ne figurent cependant pas certains signes composites gravés seulement sur quelques galets isolés, ni de petites représentations de têtes d'animaux que l'on trouve parfois mêlées aux caractères de Glozel. Ces dernières laissent supposer que l'écriture comprenait également des signes figuratifs idéographiques. Morlet précise en outre qu'il fut difficile de déterminer si deux signes conjugués (comme par exemple deux demi-cercles) devaient être considérés comme formant un seul caractère, ou comme deux. Ceci s'applique aussi aux signes composites qui sont peut-être originaux, mais peut-être tout simplement, de la même manière, des signes agglutinés. Dans ce corpus, Morlet avance que les Glozéliens avaient fait leur apprentissage de l'écriture sur la pierre, l'os, l'ivoire et le bois de cervidé, et note que tel est d'ailleurs le cas pour d'autres sites des environs, à Puy-Ravel et Chez-Guerrier où il n'y a pas, pour une même écriture, d'autres supports que la pierre et l'os. Ces ins-

Le syllabaire complet de Glozel.



criptions ne comportent que peu de caractères, ou souvent un seul. Ceci laisserait à penser qu'il ne s'agirait là que d'un seul mot qui serait donc un idéogramme. Quant aux barres parallèles accompagnant quelquefois les inscriptions sur galets, elles seraient les témoins d'un système de numération. Ce ne serait que plus tard, poursuit Morlet, que l'arrivée d'une tribu néolithique apporterait avec elle la céramique, élargissant ainsi le champ de l'écriture. Les idéogrammes se seraient alors mués en signes linéaires syllabiques, et les caractères figuratifs auraient été définitivement délaissés par la même occasion (le fait est qu'on ne les retrouve plus sur les tablettes et les poteries). A ce stade il ne me paraît pas inutile, afin de fixer les idées, de faire une brève incursion dans l'histoire de l'écriture, et de voir quelle fut son évolution. Il est bien entendu impossible de préciser actuellement dans laquelle de ces séquences doivent se situer les inscriptions de Glazel, mais peut-être un jour faudra-t-il y songer à nouveau. Je n'accomplis pas cette démarche dans le but de cautionner les théories du Dr. Morlet, mais uniquement dans celui de « laisser la porte ouverte »...

L'ABC du petit épigraphiste.

« Au commencement était la parole, étincelle divine du langage ordonnateur qui éleva sans contester l'homme au-dessus de tous les êtres vivants du monde. Elle lui permit de communiquer à ses frères ses pensées et ses sentiments intimes, elle créa la communauté humaine. Mais la parole, même si elle pouvait être portée sous forme de message sur de vastes distances et transmise sous forme de loi aux générations ultérieures, demeurait finalement enfermée, dans les étroites limites de l'espace et du temps. Car le message et la loi étaient soumis au libre arbitre de celui qui les transmettait et rien ne pouvait garantir la conservation fidèle de la parole initialement prononcée. Ce but ne fut atteint qu'avec l'écriture » (Franz Miltner, « Wesen und Geburt der Schrift »).

La genèse de cette sublime invention qui marque un tournant capital dans l'histoire de l'humanité, et tous les moments où le miracle s'est produit — car il s'est répété en bien des endroits différents — sont des choses malheureusement absentes de nos livres d'école ou de nos premiers cours d'histoire. Je le déplore, car il s'agit là d'un sujet ô combien passionnant et enrichissant à la fois. Mais avant de plonger dans le passé, je rappellerai quelques notions d'ordre général. A ce jour, environ 400 écritures différentes ont été recensées ; on admet qu'il y a « écriture » lorsque deux conditions sont remplies : tout d'abord lorsqu'il y a un dessin, dans son sens le plus vaste, et ensuite, lorsque celui qui en est l'auteur a pour but de communiquer avec les autres, ou simplement se destine le message à lui-même sous

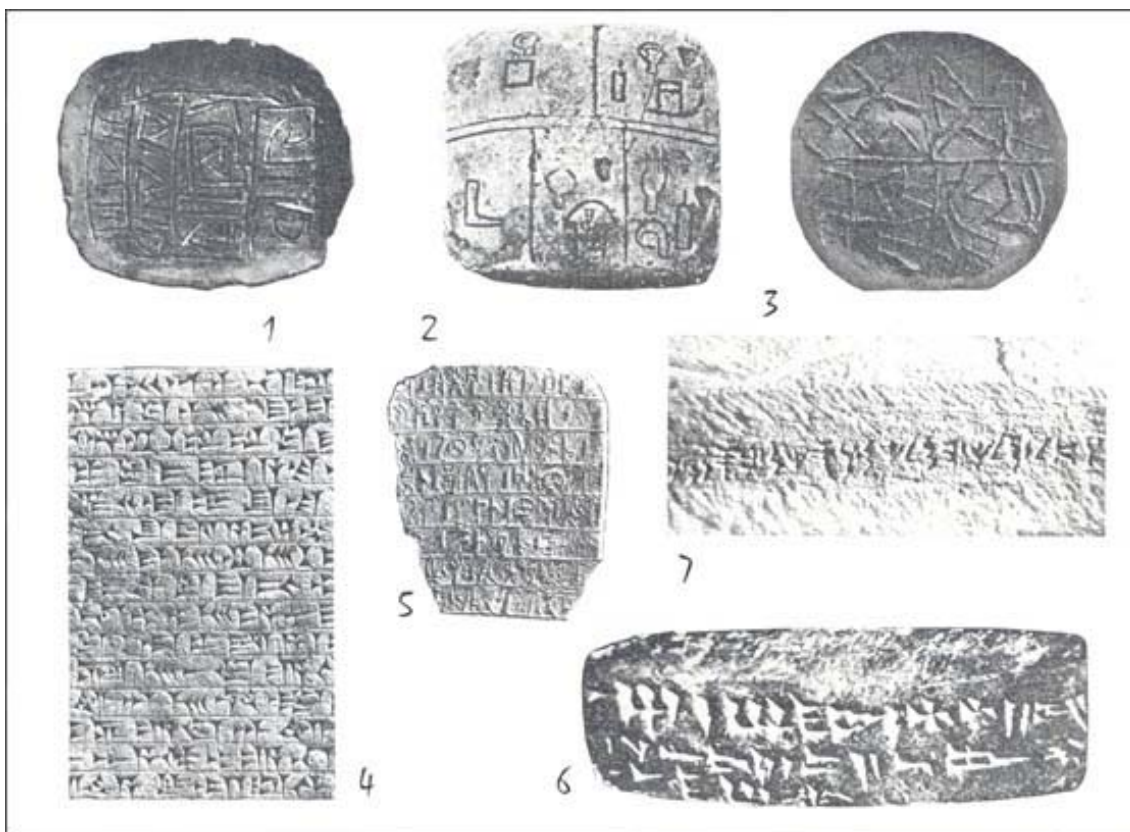
forme, par exemple, d'aide-mémoire. Si cet objectif est atteint par d'autres moyens, en dehors de tout dessin, on parle alors d'écriture dite « mnémotechnique ». Les exemples en sont nombreux : pratiquement toutes les peuplades primitives, à toutes les époques et encore actuellement, possédaient divers objets recouverts d'entailles indiquant un certain nombre de jours, de mois, d'années, bref une sorte de calendrier, ou encore précisant les biens d'un individu, tel le nombre de têtes de bétail. Ces indications étaient donc purement numériques et elles se retrouvent chez tous les peuples ne possédant pas l'écriture telle que nous l'entendons. Un autre procédé mnémotechnique est illustré par les « bâtons de messagers » que l'on connaissait en Europe, en Australie ou en Chine. Ces instruments couverts d'incisions avaient pour but de rappeler à celui qui le portait le nombre de ses missions, tout comme le nœud qu'il nous arrive encore de faire dans un mouchoir ! Sous une forme plus perfectionnée, les encoches allaient même jusqu'à faire songer à un message bien particulier. Une variante de ces écritures « pense-bête » nous est donnée par les Indiens du Pérou qui lisaient le message à transmettre sur le quipu, sorte de cordelette de fils de couleurs et à nœuds. Ce moyen fut également utilisé par les Polynésiens, les Chinois, les Perses et bien d'autres.

Mais je parlais de dessin, et nous allons maintenant y venir en abordant les premières écritures « figuratives » qui correspondent sûrement, dans l'histoire de son évolution, au moment où l'homme s'est dit qu'un petit dessin valait mieux qu'un long discours ! Ces traces, il nous faut aller les chercher dans l'histoire de l'art où nous découvrons les peintures rupestres et leurs mystérieux messages laissés par des hommes qui ont dessiné des sujets rappelant des faits qu'ils voulaient consigner, telles les scènes de chasses des grottes de Lascaux et d'Altamira, les fresques du Tassili, etc. Certaines de ces gravures sont appelées « inscriptions symboliques » comme ce dessin rupestre de la grotte de Pasiéga en Espagne, étudié par l'abbé Breuil, à propos duquel il devait déclarer : « L'inscription est certaine, mais elle ne dira jamais son secret ». Nous en arrivons ensuite à un stade plus évolué : l'écriture figurative « restreinte » ou « pictographique ». Il y a un pictogramme lorsque l'image ne signifie rien d'autre que l'objet qu'elle représente. Elle suppose une série de signaux ne comportant pas de détails descriptifs, uniquement destinés à déclencher un récit en servant d'aide-mémoire. Ces signes archaïques à partir desquels se serait développée l'écriture, correspondaient aux besoins des peuples qui les ont inventés dans le but de marquer une propriété, d'attirer l'attention sur un fait important ou encore d'indiquer une route, etc. L'étape suivante, plus importante, est atteinte grâce à l'écriture

« synthétique » ou « idéographique », marquant un net progrès par rapport à l'écriture figurative. En effet, le pictogramme devient un idéogramme lorsque le signe ne représente plus l'objet concret, mais un concept associé à cet objet. Un cercle entouré d'une couronne de petits traits pourrait être, en pictographie, la représentation du soleil ; mais le même signe, en idéographie, symboliserait par exemple la chaleur. La caractéristique de toute écriture figurative pictographique ou idéographique est qu'il n'existe aucun rapport entre l'image graphique et le son, le langage parlé. L'avantage est certes intéressant, car un tel message peut être reçu et compris par n'importe quel individu quelle que soit sa langue ; mais d'un autre côté, ce mode d'expression est limité car il ne peut signifier que des choses concrètes ou tout au plus quelques idées abstraites élémentaires, et ne pourrait que difficilement servir de support à la transmission des sciences ou d'une philosophie. Ces embryons de l'écriture se sont néanmoins largement répandus et furent longuement utilisés. On les retrouve dans toutes les civilisations anciennes, aux quatre coins du monde. Les énigmatiques « bois parlants » de l'île de Pâques, les *kohao rongo rongo*, en sont un type représentatif bien connu.

Il y a de cela peu, l'Histoire commençait à Sum-
mer, Aujourd'hui, elle débute peut-être dans les

Balkans : c'est de là que nous proviennent (jusqu'à ce qu'on en trouve de plus vieilles ailleurs !) les plus anciennes de ces écritures. En mars 1970, on découvrait dans le site néolithique de Gradchnitcha, en Bulgarie, plusieurs objets d'une civilisation totalement inconnue, parmi lesquels de petites tablettes recouvertes de pictogrammes (fig.1). Ces briquettes d'argile posent un problème : elles sont datées d'environ 5 500 ans avant notre ère, alors que les premières écritures pictographiques sumériennes, encore considérées comme les plus anciennes, datent, elles, de 3 500 ans avant notre ère, comme en témoignent les tablettes de calcaire de Kish, en Mésopotamie (fig. 2). Non loin de Gradchnitcha, dans la même région, on avait déjà exhumé en 1968, à Karanovo, un sceau en argile provenant d'un tumulus daté au carbone-14 et remontant aux environs de — 5 000 (fig. 3). Cependant, les Sumériens ne sont pas les seuls à revendiquer l'invention de l'écriture, car à peu près au même moment, les Egyptiens se mirent à l'ouvrage et les premiers hiéroglyphes connus firent leur apparition. Il est curieux de noter cette simultanéité ainsi que les différences énormes entre les deux systèmes d'écriture, alors que ces deux peuples semblent avoir eu d'étroits contacts. Leur écriture a évolué parallèlement du pictogramme à l'idéogramme pour en arriver ensuite à la phonétisation, mais tout en conservant la figuration du



concept, ce qui est un pas important vers un système plus efficace. A Sumer cependant l'image originelle s'écarte rapidement de sa représentation graphique et un nouveau signe schématisé naît, réduit à quelques traits. Cette écriture nouvelle, où chaque syllabe est représentée par un signe abstrait, s'inscrit dans l'argile à la pointe d'un roseau taillé. Elle se présente sous la forme d'un réseau serré de petites incisions ressemblant à des clous. Nous sommes à la fin du troisième millénaire l'écriture dite « cunéiforme » était née (fig. 4). Elle connut un succès énorme, témoins les quelque cent mille tablettes portant des lois, des calculs, du commerce de l'astrologie, et cet admirable chef-d'œuvre qu'est l'épopée de Gilgamesh. Bientôt les Babyloniens, les Assyriens, puis les Hittites et les Perses adapteront cette écriture à leur langue.

A la recherche de l'alphabet.

Malgré le développement considérable que connut l'écriture cunéiforme, les premiers écrivains de l'histoire songèrent bientôt à une forme moins complexe et surtout plus rapide. En effet, durant les deuxième et premier millénaires avant notre ère, les écritures cunéiformes syllabiques ou hiéroglyphiques ne répondaient plus aux besoins du commerce et de la diplomatie. Il devint indispensable de simplifier. Sans savoir si ce but fut réellement atteint, un peuple de la mer Egée réussit à réduire le nombre des signes utilisés dans ses écrits : ce sont les Mycéniens, héritiers des Crétois, dont Sir Arthur Evans découvrit au début de ce siècle les tablettes d'argile à Cnossos, qu'il divisa en écriture linéaire A et B (fig. 5). Le linéaire A (environ 1750 avant notre ère), toujours non déchiffré jusqu'ici, comprend près de 85 signes et bon nombre d'idéogrammes. Quant au linéaire B, les patients travaux de l'Anglais Michael Ventris devaient en donner la clé en 1952. Toujours est-il que dans leur course à la rationalisation, les nombreuses petites cités-Etats en arrivèrent à la constitution d'une écriture phonographique basée sur l'analyse des mots en leurs plus petits éléments, ce qui déboucha sur un nombre restreint de « signes-sons », une vingtaine en tout : les lettres. En général, les auteurs spécialisés s'accordent à dire que le premier « alphabet » apparaît sur une tablette de la bibliothèque d'Ugarit, trouvée lors des fouilles de Ras-Shamra en 1948 et datée du XVème siècle avant notre ère (fig. 6). Il comporte trente signes, mais est toujours cunéiforme. Et puis, soudain, c'est le miracle phénicien... D'un coup de baguette magique surgit un alphabet intégralement consonantique (les voyelles n'étaient pas ignorées, mais elles n'étaient pas notées) qui se distingue de celui d'Ugarit par la forme de ses lettres qui seraient à l'origine des nôtres. Arrivée à cette étape cruciale, l'archéologie s'empresse de

tourner la page pour nous dire que cet alphabet qui comporte vingt deux signes linéaires s'est répandu dans telle région, pour y être perfectionné par tel peuple, pour ensuite tomber entre les mains des Grecs qui ajoutèrent les voyelles et en firent, vers le IVème siècle, l'alphabet classique dont l'orientation est enfin de gauche à droite, puis aboutit grâce aux Etrusques à l'alphabet latin de vingt trois lettres vers le 1er siècle avant notre ère. Cette innovation phénicienne — dont le témoignage le plus ancien est l'épithaphe que porte le sarcophage d'Ahiram, roi de Byblos, découvert en 1924 par M. Montet, et remontant au XIIIème siècle avant notre ère — est peut-être issue d'une écriture dite « proto-sinaïtique » originaire du Sinaï, datée elle entre 1800 et 1500 avant notre ère, mais les avis sont partagés à ce sujet (fig.7). Quoi qu'il en soit, on ignore toujours ce qui permit la transformation de l'alphabet cunéiforme de 30 signes d'Ugarit en cet alphabet dont les quelque 22 lettres nous deviendront plus tard familières et qu'inventèrent les Phéniciens ...

Mais dès à présent, vous vous en doutez, l'ombre de Glozel se profile et va revendiquer une certaine priorité... C'est dans cette voie que s'orientèrent les recherches du Dr. Morlet et des partisans de Glozel. Ce qui n'allait pas se faire sans mal, vous vous en doutez également, puisqu'en 1924 précisément (moins de quinze jours après la découverte d'Emile Fradin !) l'éminent épigraphiste qu'était René Dussaud, l'un des pères de la prédominance de l'écriture phénicienne, faisait devant l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres la déclaration suivante, reprenant et développant la thèse de Genesisius : « Il faut rendre aux Phéniciens ce qui décidément leur appartient. Ils ont été les auteurs d'une des plus grandes inventions de l'humanité, le jour où ils ont rompu délibérément avec les écritures si compliquées qui étaient alors en usage, où ils ont démêlé vingt-deux sons simples permettant de noter les diverses articulations consonantiques de leur langue et où ils ont créé de toutes pièces un système de signes dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres ». Sir Arthur Evans, célèbre pour ses fouilles et ses travaux sur les écritures égéennes, écrivait au Times, peu avant sa visite en coup de vent à Glozel (afin qu'on ne puisse l'accuser d'émettre un avis sans avoir vu les objets du litige) : « Dans le cas où l'on accepterait les découvertes de Glozel, on détruirait l'édifice de mes connaissances. Cela entraînerait le renversement complet des résultats dus aux recherches et à l'activité de deux générations de travailleurs scientifiques (son père et lui)... ». Sans doute de telles opinions aideront-elles à mieux comprendre le peu d'enthousiasme de ces personnalités à accepter le démenti soudain proposé par Glozel.



L'Occident n'est-il pas, pour l'écriture princeps, comme une fille-mère qui aurait honte de sa fille ?

(Dr. Antonin Morlet).

Parlez-vous glozélien ?

Le grand historien des Gaules, Camille Jullian, acceptait Glozel à la seule condition que ce fût là un gisement gallo-romain. Partant de là, il se fit un devoir de traduire les tablettes d'argile, qui n'étaient, selon lui, rien d'autre que de banales formules magiques en cursive latine, provenant de l'ancre d'une sorcière. Emporté par un zèle sans précédent, le vieux maître traduisit même les cassures qu'il voyait dans l'argile, les confondant avec des signes, et ne ratait pas une séance à l'Académie française, pour y lire ses scabreuses traductions qui, comme le dit Léon Cote, eurent un franc succès d'hilarité, détendant l'atmosphère sombre et passionnée du conflit ! Déciffrer le glozélien devint bientôt un plaisant passe-temps auquel s'attelèrent plus d'un, mais qui eut des résultats aussi catastrophiques que les essais de Camille Jullian. Récemment encore, un prêtre français, le R. P. Mégret, devait extraire d'un galet de Glozel portant quelques signes, le récit complet de l'engloutissement du continent de Mu... Et, dernière en date, il y a la tentative du Docteur Hans-Rudolf Hitz, dont nous ne parlerons pas pour l'instant : l'originalité de la démarche de ce chercheur suisse, ainsi que notre souci de « coller » à l'actualité glozélienne, nous ont amené à consacrer une étude dans le numéro 42 de KADATH. A l'intention des lecteurs de ce « Spécial », nous en reproduisons de larges extraits dans l'article suivant.

Il n'y a pas que Glozel.

— *Mais les autres découvertes, faites ailleurs, qui confirment Glozel ?*

— *Oh, ce ne peuvent être que des faux... puisque Glozel est faux !*

(Vieille rengaine des anti-glozéliens).

Des signes gravés, absolument identiques, furent en effet signalés sur des objets trouvés en d'autres endroits de la montagne bourbonnaise : au Mayet-de-Montagne, Chez-Guerrier, à Moulin-Plat, au Rez-de-Glozel et dans la grotte de Puy-Ravel, fouillée par le doyen Depéret et ses collègues de la Faculté de Lyon. On se souvint également d'objets inscrits oubliés dans certains musées et qui présentaient une similitude avec ceux de Glozel. Mais surtout, il y eut l'analogie que des archéologues portugais et espagnols firent remarquer à Morlet entre les signes glozéliens et les pré-écritures ibériques, en particulier celle des tessons de poteries découvertes en 1894 dans le site mégalithique d'Alvaô au Portugal. Puis vint le moment où le Dr. Morlet, dont le plus grand crime fut d'inlassablement poursuivre ses travaux, mit

le pied dans une chasse gardée, en comparant le syllabaire qu'il venait d'achever, aux écritures phéniciennes (et celles qui en sont dérivées), fief de René Dussaud. Et de constater que, plus il considérait pour ses recherches un alphabet phénicien archaïque, plus celui-ci ressemblait à l'écriture de Glozel... Les Phéniciens inventeurs de l'alphabet — puisqu'ils eurent cette géniale inspiration, ou puisqu'on les a génialement inspirés ! — étaient un peuple remuant, répandant leur commerce dans toutes les directions. Edouard Piette, après sa découverte des galets peints du Mas-d'Azil en 1896, écrivait à leur propos : « Ils ont pris partout, et notamment dans le voisinage des Pyrénées, les signes qui leur semblaient les plus commodes pour traiter et correspondre. Ces signes ont changé de valeur entre leurs mains, mais non de forme ». L'éminent préhistorien, décédé en 1906, ne pouvait pas connaître les importantes fouilles de Byblos et de Ras-Shamra, mais peut-être n'avait-il pas tort. Le fait est que l'on retrouve dans notre monde occidental une multitude d'inscriptions alphabétiques (ce qui n'implique pas un alphabet !) Mis à part celles de Glozel, les exemples sont très nombreux en France, où elles ornent des habitats préhistoriques ainsi que des objets qui y furent exhumés. Faute de place, je ne puis ici vous en montrer beaucoup, mais pour ceux que cela intéresse je signale que j'en ai réuni une cinquantaine dans notre livre « L'affaire de Glozel ».

En 1863, Edouard Lartet et Henri Christy en découvrent dans la grotte de la Madeleine en Dordogne. Au sujet d'une pendeloque gravée provenant du site de Saint-Marcel dans l'Indre, l'abbé Breuil écrit ; « Il me semble impossible de n'y voir qu'un simple griffonnage sans signification et de nier qu'on soit en présence d'une sorte d'inscription ». Joseph Déchelette en mentionne toute une série sur des os de rennes dans son célèbre « Manuel d'archéologie préhistorique », dont celle de Rochebertier dans la Charente. Louis Capitan (tiens !), qui releva en 1923 des signes alphabétiques sur les parois de la grotte de Montespan-Ganties dans la Haute-Garonne devait en dire : « On a pu rechercher, à partir du Magdalénien, quelques-unes de ces associations de signes qui ont tout à fait l'aspect de véritables inscriptions ». Denis Peyrony (lui aussi !) s'étonnait de ces pré-écritures : « Que pouvaient bien être ces signes, si ce n'est une sorte d'écriture employée par les Troglodytes ». Quantité d'autres sont encore découvertes : à Lorthet et à Saint-Germain-La-Rivière, dans la grotte de Gaubeta près de Bagnères-de-Bigorre, à Pionsat dans une cité souterraine, au Cluzel et à Montcombroux dans l'Allier, à Puy-de-Lacan dans la Corrèze, en Corse dans le site mégalithique de la Pedra Frisgiada, à Balmori dans les Asturies, sans parler des inscriptions d'Alvaô au Portugal ou de celles de Bunesti et Folticeni en Roumanie,



ou d'El Pendo en Espagne ou encore des signes alphabétiformes mis au jour en Egypte par Flinders Petrie en 1890, etc., etc. Le préhistorien allemand G. Willke proposait : « Comme les écritures orientales sont nettement plus récentes que celles de l'ouest de l'Europe, la propagation a dû se faire de l'ouest vers l'est ». Dans son ouvrage « La civilisation égéenne », le Professeur Glotz avance : « Non seulement les Phéniciens puisèrent à la source crétoise aussi bien qu'à l'égyptienne, mais les Crétois et les Egyptiens puisèrent également à la source primitive des écritures néolithiques ». Quant à Sir Arthur Evans, bien que n'acceptant pas Glozel, il supposait qu'une écriture linéaire très ancienne avait précédé l'importation de l'écriture minoenne à Chypre et en Crète. Piette avançait l'hypothèse qu'à une époque très reculée, dans toutes les régions de la Méditerranée, une même écriture a été en usage, ne présentant que des différences peu considérables. Et Salomon Reinach, dans son livre « Le Mirage Oriental », envisage une civilisation néolithique primitive qui aurait rayonné en éventail de l'Europe Centrale ou de l'Europe du Nord. Ces théories quelque peu délaissées mériteraient sérieusement d'être réexaminées.

Des analogies toutes partielles.

Que conclure de ce gigantesque puzzle encore trop incomplet ? Le problème est assurément complexe et ce n'est qu'avec prudence que l'on peut s'y aventurer. Rappelons-en les pièces maîtresses : les premiers balbutiements de l'écriture et les inscriptions alphabétiformes dont nous venons de voir quelques représentants ; l'apparition de l'alphabet chez les Phéniciens ; et enfin, les inscriptions de Glozel, difficilement classables. Notre rôle n'est d'ailleurs pas de résoudre cette énigme, des spécialistes s'en occupent actuellement. J'avais dit au début de ce chapitre que le Professeur Isserlin s'était mis à l'étude de l'écriture de Glozel (Revue archéologique du Centre). Qu'en dit-il ? Tout d'abord, qu'étant donné dans l'Antiquité l'isolement de Glozel, perdu au fond d'un massif forestier loin de tout centre de civilisation, il ne serait pas surprenant d'être en présence d'inscriptions inintelligibles, truffées de signes inversés et de barbarismes. Ce qui revient à dire que, peut-être, l'Homo glozeliensis avait fait usage de signes sans les comprendre et que les textes ne correspondent à rien de réellement lisible. J'ajouterai que le cas s'est effectivement déjà présenté ailleurs, on connaît par exemple une peuplade iranienne, totalement analphabète, qui a recopié des inscriptions islamiques sans aucune signification pour elle, dans le seul but de décorer des poteries. Le Professeur Isserlin nous informe ensuite des écritures en usage en France dans l'Antiquité : l'alphabet grec qui s'implanta à Marseille vers 600 avant notre ère pour s'étendre progressivement ; l'écriture

ibérique vers 300 avant notre ère, mais plus au Nord ; l'alphabet étrusque du Nord qui fut utilisé vers la même époque à l'est du Rhône ; et finalement, l'alphabet latin dont l'usage est attesté en Gaule avant les campagnes de César et principalement durant la période impériale. Quant au phénicien, ou à sa ramification punique, on n'en retrouve aucun témoignage en France.

Pour ce qui est des analogies relevées entre le phénicien et l'écriture de Glozel, Isserlin pense que celles-ci ne sont pas satisfaisantes : « Une dérivation directe du phénicien ou du punique (cette dernière n'étant une possibilité admise par aucun chercheur) est en soi improbable si ces inscriptions sont authentiques ». René Dussaud avait émis l'idée que les signes de Glozel s'inspiraient de l'alphabet d'Eshmunazar, c'est-à-dire le phénicien le plus récent (vers 500 avant notre ère). Isserlin nous dit à ce propos : « Malgré la grande réputation qui entoure le nom de Dussaud, il semble très difficile d'accepter comme il l'a fait que le modèle de Glozel soit l'inscription d'Eshmunazar... ». Il précise en outre plus loin : « Non seulement il manque des lettres phéniciennes qui permettraient de se rapprocher des signes de Glozel les plus fréquents, mais encore de nombreuses lettres caractéristiques de l'alphabet d'Eshmunazar ne peuvent être comparées à celles de Glozel... En effet, le caractère global de l'inscription d'Eshmunazar, sa succession de hastées, dépassant en haut ou en bas la partie principale des lignes serrées de signes obliques est tout à fait différente de l'impression de la suite de « majuscules » que donnent les textes de Glozel. Il est difficile, en fait, de comprendre comment Dussaud a pu reconnaître un tel alphabet dans l'écriture de la tablette de Glozel... ». Quant à la tentative de Morlet d'établir des similitudes entre les signes de Glozel et des lettres phéniciennes illustrées dans le tableau de Rougé, Isserlin estime qu'elle n'est pas plus probante. Cependant, il admet ceci : « On trouve davantage de similitudes avec des inscriptions phéniciennes plus anciennes comme celles d'Ahiram ; mais dans ce cas, comme l'a remarqué Dussaud, seuls 12 signes sont convenablement identifiables à des signes de la liste de Glozel ».

Les rapports avec les alphabets grecs ou étrusques ne présentent, toujours selon Isserlin, qu'un nombre limité d'analogies. Celles-ci sont plus étroites avec les alphabets ibériques, et de préférence ceux du Sud-Est ibérique que ceux du Nord, mais ceci ne vaut que pour une partie des signes. Enfin, il reste la ressemblance avec les lettres latines, chère à Camille Jullian. Là également, il faut remarquer que l'analogie n'est que partielle, ne concernant qu'une faible quantité de signes qui font songer à des majuscules latines, mais le restant est très différent. Pour en terminer, Isserlin pense qu'il est néanmoins possible,

ainsi que le proposait Jullian, que certains des caractères de Glazel soient des signes magiques comme le svastika qui apparaît plusieurs fois sur les tablettes, les ossements ou les galets. Vous le constaterez, un demi-siècle plus tard, nous n'en savons pas tellement plus ; et Isserlin conclut qu'on ne peut décider « si tous les signes de Glazel sont réellement alphabétiques, ou s'il est possible qu'il soient syllabiques, idéographiques ou numériques. Il est impossible de proposer des lectures intelligibles ou d'identifier le langage, s'il existe dans lequel les textes auraient pu être écrits ».

Je relèverai cependant une chose : Dussaud refusait les théories de Morlet car les inscriptions de Glazel n'avaient aucun rapport avec le phénicien, et Isserlin dit à un moment donné dans son rapport, nous l'avons vu plus haut, qu'une dérivation directe du phénicien... est en soi improbable si ces inscriptions sont authentiques ; je m'avance peut-être, mais l'erreur ne résiderait-elle pas justement là, dans le fait de ne pas trouver de rapport ? Morlet n'a jamais dit que Glazel dérivait du phénicien, *au contraire* ! Mettons que Glazel ne soit pas aussi ancien qu'on l'avait envisagé ; il subsiste toujours le problème des inscriptions magdaléniennes, entre autres, dont beaucoup sont alphabétiformes. Tout ce matériel est de loin bien antérieur aux Phéniciens. Il ne me paraît donc pas du tout déraisonnable de songer que c'est parmi ces signes simples existant un peu partout, nous l'avons vu, que les Phéniciens puisèrent pour remplacer leurs caractères cunéiformes plus compliqués. Si tel est le cas, il ne serait par conséquent pas étonnant de ne pas découvrir de dérivation probante puisqu'il est possible que les Phéniciens les aient transformés et adaptés. Seuls des travaux ultérieurs nous diront si Glazel est à ranger parmi ces écritures. Quoi qu'il en soit, je partage l'avis de Maxime Gorce qui disait que l'homme d'avant l'écriture savait écrire ! Pour citer un exemple, il me paraît difficile-



Une des tablettes datées par thermoluminescence.

ment concevable que les bâtisseurs de mégalithes, dont on commence à percevoir le génie au travers des connaissances architecturales, géométriques ou astronomiques qu'ils inscrivent dans des sites (dont nous parlons fréquemment dans notre revue KADATH), tels que Stonehenge (voir notamment à ce sujet « Soleil sur Stonehenge », de Gerald S. Hawkins, Editions Copernic, Paris 1977) New Grange ou Carnac, n'aient pas connu l'écriture... Et là aussi, il semble que nous soyons en des temps bien antérieurs à l'apparition du premier alphabet phénicien ; c'est ce que vient de montrer la seconde révolution du radiocarbone qui tendrait à prouver que l'Europe fut bel et bien, à l'encontre de l'avis des diffusionnistes, le berceau d'une civilisation originale et très ancienne...

PATRICK FERRYIN

OFFRE KADATH

Les photos présentées dans ce numéro ne constituent qu'une petite partie de la documentation ramenée par notre équipe.

Nous avons, entre autres, réalisé une série de 12 diapositives en couleurs des plus belles pièces de Glazel. Présentées sous pochette plastique, accompagnées d'une notice explicative, ces diapositives vous sont proposées au prix de

385 FB, frais d'envoi compris.



GLOZEL, L'HEURE DE L'ARCHEOASTRONOMIE ?

34

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de travaux de datation des objets glozéliens, et les archéophysiciens ont « envahi » le site. Les représentants des autres disciplines susceptibles d'être intéressés par Glozel sont par contre encore peu nombreux à visiter la station. Entre autres, l'écriture n'a retenu l'attention que d'un petit nombre de paléographes. Parmi ces derniers, le Docteur Hans-Rudolf Hitz, un chercheur suisse, retiendra particulièrement notre attention. Dans un long article, paru dans la Revue Archéologique du Centre, Hitz explique d'abord comment, visitant le Champ des Morts, il avait été frappé par la disposition des fosses (ce que certains ont appelé des tombes) selon des axes nord-sud/est-ouest, particularité qui l'avait conduit à établir un parallèle entre le « centre culturel » glozélien et les sites mégalithiques, dont on suppose, comme chacun sait, qu'ils avaient une fonction astronomique. Cette première hypothèse de travail posée, Hitz s'en donne une seconde, et de taille celle-là : l'existence d'une langue préceltique liée au mégalithisme et subséquemment aux astres, et le rattachement du glozélien à cette langue préceltique. Tout cela a l'air de se tenir, pensez-vous. Je le pense aussi, bien que la démarche soit essentiellement spéculative ; méthode souvent dangereuse, à l'origine de beaucoup d'abus, et accessoirement de quelques beaux succès de librairie. Mais basta ! Prenons le risque, et voguons hardiment avec le Docteur Hitz vers les rivages de cette mystérieuse Préceltie.

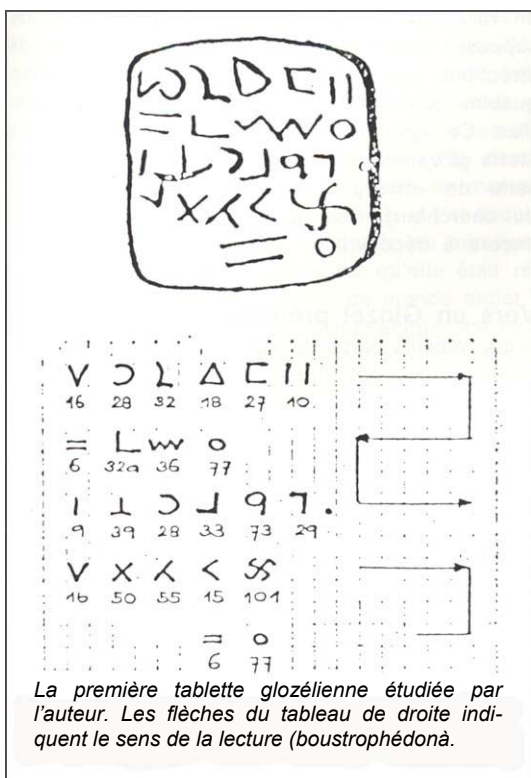
L'auteur nous apprend que « soleil » se dit *gur* ou *gren* en préceltique (*grian* en gaélique) ; « étoile » se dit *sur*, *sir* ou *sul* (*suil* en gaélique, *ser* en cymrique). Il s'ensuit que « Glozel », décomposé et transformé en *gol-sel* puis *gor-sel*, se traduit par « soleil-étoile ». Soit !... Je rappellerai néanmoins que « Glozel » est peut-être plus simplement un dérivé de « closet » (le petit clos). Ayant ainsi établi que le site avait bien une vocation astronomique. Hitz s'attaque au déchiffrement d'un certain signe, fréquent sur les tablettes glozéliennes : le svastika, généralement supposé symbole solaire mais qui, pour le chercheur suisse est en réalité une représentation de Sirius. C'est du moins ce que semble démontrer l'étude d'une tablette appartenant au clan des Hopis (Amérique du Nord), gravée elle aussi du svastika. Ce dernier y est associé à d'autres signes gravés, figurant une partie de la voûte céleste. Je cite Hitz, qui compare ici la tablette en question avec la description du rite *wuwuchim* : « En haut à gauche, on constate le Svastika — c'est Sirius ; à droite de lui on voit un cercle avec trois points — ça devrait être Procyon. Dessous est figuré un autre cercle avec trois (ou quatre) branches et à côté un angle droit, cela représenterait donc, toujours d'après la citation du rite, 'Castor et Pol-lux'. A gauche de cette figure on voit un serpent

— c'est la désignation de la Voie lactée, et plus à gauche, au-dessous de Sirius on constate un symbole en forme de V — ce serait donc la partie supérieure de l'Orion. Mais ici, il manque le coin de la tablette cassée ! Sans doute, on y aurait trouvé la figuration du reste de l'Orion, mais plus bas on aurait aussi observé le symbole pour les Pléiades. comme cité dans le rite ».

La leçon d'astronomie.

Partant des hypothèses précédemment résumées, Hitz commence alors le déchiffrement de l'écriture glozélienne, présentant tout de go la traduction d'une tablette. Et c'est ici qu'il faut quand même bien mettre l'accent sur une lacune — ou un malencontreux raccourci de pensée — dans la démonstration du Dr. Hitz, qui rend celle-ci difficilement compréhensible. Conscient du fait qu'il est toujours extrêmement dangereux, voire malhonnête, d'extraire des phrases ou des paragraphes de leur contexte, je me garderai bien d'en abuser ici, et me bornerai au strict minimum, renvoyant le lecteur intéressé à l'étude elle-même.

Voici ce qu'écrit Hitz à propos de la tablette présentée ici : « Cette tablette nous indique donc différents événements du ciel, — comparables à



La première tablette glozélienne étudiée par l'auteur. Les flèches du tableau de droite indiquent le sens de la lecture (boustrophédon).

ceux cités par les Hopis, — et d'après le déchiffrement il apparaît que la séquence des symboles est formée de manière boustrophédon. Par ailleurs, il devient évident qu'on peut y distinguer différents signes : figuratifs, mnémoniques, phonétiques et numériques — chose qui était déjà suggérée par le Docteur Morlet. Si on essaye de classer ce texte d'après des caractéristiques, on compterait vraisemblablement les éléments n° 18, 28, 73 et 77 comme symboles figuratifs, alors qu'on jugerait mnémoniques les n°s 6, 15, 16, 29, 32a, 33 et 101; mais c'est encore loin d'être une classification définitive. Comme éléments numériques, on compterait les n°s 9, 10, 27 et 39, ce qui sera discuté en détail dans un chapitre suivant ». Voilà qui ne peut guère convaincre ceux qui partent convaincus, ou qui possèdent un complément d'information que nous n'avons pas. Patrick Ferryn me signalait, dans une note rédigée après lecture de l'article, des passages qui l'avaient particulièrement frappé. « Comment peut-on, m'écrivait-il entre autres, arriver à traduire une écriture inconnue à partir des seules thèses énoncées dans ce texte. De même, il paraît abusif d'affirmer de manière aussi catégorique que le texte de la tablette se rapporte à des événements du ciel, la seule présence du svastika n'étant quand même pas une preuve absolue ». J'ajoute que, contrairement au Dr. Hitz, personne à KADATH ne distingue clairement les signes figuratifs des mnémoniques, ni les phonétiques des numériques (encore que, pour ces derniers, la chose soit un peu plus aisée), dans l'échantillon

qu'il nous propose Je ne prétends pas que M. Hitz tente de nous abuser, mais le pense qu'il devrait s'expliquer davantage (1).

A propos des signes phonétiques — reprenons le terme du Dr. Hitz — il faudrait, selon l'auteur, classer parmi ceux-ci les numéros 32, 36, 50 et 55, qui appartiennent à une langue syllabique proto-celtique. Proto-celtique qui, dans les thèses de l'auteur, tient une place importante (puisque tout dérive de cette langue initiale), mais à propos de laquelle nous n'avons pour l'instant que des bribes d'information. Par exemple, Hitz renseigne simplement que « le signe n° 32 du texte traduit exprimait la syllabe proto-celtique *ge* qui signifiait 'terre', et le n° 36 étant équivalent à la syllabe *que* qui voulait dire 'eau'. » (2). Encore une fois, c'est un peu mince, et nous attendons avec impatience des études plus complètes sur ce proto-celtique ; ce qui, de l'aveu même de Hitz, ne saurait tarder. Compte tenu de ce que nous venons de dire, le lecteur comprendra que nous restions sur une prudente réserve, ce qui ne m'empêchera pas de vous présenter ici, telle qu'elle a été publiée par l'auteur, la traduction de la tablette étudiée ci-avant. Il s'agirait bel et bien d'une sorte de « leçon d'astronomie ». Le déchiffrement d'une deuxième tablette nous ramène aux mêmes préoccupations astronomiques. Il faut ajouter enfin, avant de passer à la deuxième partie de l'étude du Dr. Hitz, que ni ce dernier, ni le comité de rédaction de la Revue archéologique du Centre, ne sont dupes ni ne veulent abuser le lecteur. Les théories de Hitz sont bien simplement présentées comme des hypothèses, dans des directions qui ne mènent peut-être nulle part. Qu'il me suffise de reprendre un extrait de la « note de la rédaction » qui clôture l'article : « Les résultats apportés, — pour étonnants qu'ils puissent paraître au premier abord, — doivent

(1) Précisons d'autre part que le Dr Hitz a consacré ultérieurement une étude à l'écriture glozélienne en tant que représentante d'un groupe d'écritures proto-celtiques. Cette étude accorde en outre une plus grande part aux symboles numériques. Je n'ai pas jugé indispensable de l'analyser ici dans le cadre de ce qui n'est finalement qu'une première approche des travaux du Dr Hitz. Voici, pour le lecteur intéressé, les coordonnées exactes de cet article : « Signes et symboles numériques dans l'écriture de Glozel - Présentation de documents ». Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Vichy et des environs n°s 94-95, 1979.

(2) Je dois quand même préciser, à propos de ce fameux numéro 36, que justement, il peut y avoir confusion avec celui qui le précède dans le syllabaire de référence de Hitz, celui du Dr Morlet. Mais enfin le n° 35 n'étant pas utilisé dans cette première traduction, il ne s'agit encore pour l'instant que d'une remarque d'intérêt secondaire

J'ai mentionné déjà l'existence supposée par le chercheur suisse d'une langue syllabique, appelée proto-celtique, ancêtre du préceltique; cette langue-mère aurait comporté 22 syllabes en tout et pour tout. Citons encore l'auteur, à propos de ses théories sur le proto-celtique : « J'ai décrit l'histoire de cette langue unique dans un manuscrit (qui n'est pas encore publié) (4), et j'ai acquis la conviction qu'elle avait été parlée au minimum depuis le néolithique, mais aussi qu'elle était répartie sur de 'grandes parties du monde entier' ; en effet j'ai trouvé que ce proto-celtique est toujours présent, non seulement dans les toponymies et les hydronymies, mais également dans les noms des dieux et des déesses des anciens peuples, dans leurs mythes, dans les messages magiques et dans l'astronomie ». Quoi qu'il en soit de la parenté pouvant exister entre ce proto-celtique et le glozélien, Hitz ne peut prétendre avoir jusqu'à présent retrouvé qu'une dizaine des 22 syllabes proto-celtiques dans l'écriture glozélienne. Le travail est donc loin d'être terminé.

Hitz est-il parti dans une voie sans issue, ou son travail a-t-il des chances d'aboutir un jour ? Nous sommes bien incapables d'avancer un élément de réponse. Pour ma part, je constate en tout cas que les travaux de H.R. Hitz tendent à démontrer la grande ancienneté de Glozel. Un Glozel qui serait donc préhistorique, c'est-à-dire *au moins* néolithique, avec une tradition qui remonterait au paléolithique supérieur. J'avoue être, sur ce point particulier de la datation, en total accord avec le Dr. Hitz, l'analyse des objets m'ayant conduit à la conclusion que le site était sans doute mésolithique (5). Cette « eau supplémentaire à mon moulin » ne m'empêchera pas de rester critique, et de réaffirmer tout notre scepticisme face à une hypothèse encore peu étayée. Quoi qu'il en soit de l'avenir de cette théorie, il s'agit peut-être tout bonnement d'une erreur mais, ainsi que l'écrivait déjà un certain Dostoïevski en 1865 : « Une erreur originale vaut peut-être mieux qu'une vérité banale ». Pensée qui, de prime abord, peut surprendre lorsqu'elle est imprimée dans une revue qui se veut (qui se voudrait, diront nos détracteurs) de bonne tenue scientifique. Mais en y regardant de plus près, voilà une idée de « littéraire » (et du XIXème siècle encore !) qui nous fait toucher du doigt un problème fondamental : celui résultant de l'association systématique des deux concepts d'*erreur* et de *discredit*, le deuxième étant presque automatiquement la conséquence du premier, dans la petite jungle du monde des sciences à-peu-près-exactes telle l'archéologie. Car ce mariage n'incite pas qu'à la prudence (ce qui serait un bien !) ; il condamne surtout à l'inaction la plus totale, à la passivité la plus stérile. En fait, le vrai problème de la recherche archéologique n'a rien à voir avec cette notion de l'*erreur infamante* : le critère de sélection important doit se situer, je pense, au niveau de

l'honnêteté du chercheur (6). Ce qui est en effet tout à fait condamnable c'est — je me cantonne toujours au domaine bien particulier de l'archéologie qui est le mien —, la malhonnêteté fondamentale des dizaines d'écrivains qui savent pertinemment (ils l'avouent parfois, plus par cynisme que par remords) que leurs révélations ne sont que calembredaines. C'est contre cette malhonnêteté érigée en « morale de travail » que nous réagissons depuis le début de notre action. Mais c'est aussi contre cette phobie paralysante de l'erreur que nous luttons, car notre objectif principal est de *progresser*. Il serait certes audacieux de prétendre changer du tout au tout une attitude qui est une des composantes de la mentalité de notre société. Dans son livre « Vu de Droite », Alain de Benoist écrit : « Je connais des hommes qui sont si savants qu'ils ne peuvent plus rien écrire : dès qu'ils tracent une phrase sur le papier, ils perçoivent immédiatement tant d'arguments contraires qu'ils ont renoncé à dire quoi que ce soit. Globalement parlant, je crois que notre société est dans ce cas » (7). Ce phénomène de société, nous estimons être en mesure de l'influencer, en contribuant à l'évolution des mentalités dans la sphère d'activité qui est la nôtre. Et nous devons constater (en toute modestie bien entendu) que certaines choses ont changé, déjà, depuis la sortie du n° 1 de KADATH.

Qu'on veuille bien me pardonner cette longue digression. Il était nécessaire, dans le cadre de l'article, de préciser notre point de vue quant à ce « droit à l'erreur » que l'on commence à revendiquer ici et là. On comprendra mieux à présent dans quel esprit j'ai parlé des travaux du Docteur Hitz. On comprendra mieux également que je puisse recommander la lecture de cette étude sur l'écriture de Glozel, alors même que je ne suis pas du tout convaincu par les théories qui y sont développées. Je décernerai donc à l'article de H.R. Hitz la mention : bon à condition d'en lire d'autres... d'autres études qui viendront prochainement, je l'espère.

JACQUES GOSSART

37

(4) Nous espérons qu'il le sera très rapidement, puisqu'il est censé apporter une base solide aux tentatives de déchiffrement de Glozel !

(5) Voir nos conclusions dans l'article « le casse-tête glozélien » ci-après.

(6) Dans le cadre de cette « honnêteté », la première question que le chercheur doit se poser est bien évidemment de savoir s'il a la compétence adéquate pour traiter le sujet.

(7) A. de Benoist : « Vu de Droite ». Copernic, 1977.

On peut être pour ou contre Glozel

« *Glozel, localité de l'Allier, près de Vichy (arrondissement de Lapalisse). Découvertes préhistoriques — 1927 — dont l'authenticité est tort discutée* » (Petit Larousse). Larousse est le seul ouvrage qui cite Glozel sans prendre position. Nous vous proposons ici de faire le tour de quelques auteurs, archéologues ou non, préhistoriens ou artistes, qui ont exprimé leur opinion, pendant ou après la tempête.

Ci-contre : le Professeur Mejdahl va planter une sonde dans le Champ des Morts, en présence d'Emile Fradin.



38

René Dussaud qui dirige la controverse épigraphique se répand en de nombreuses philippiques pour répondre aux glozéliens ; il ne peut pourtant faire la preuve de l'inauthenticité de Glozel. Pour lui, Fradin est l'émule de l'Arabe Sélim El Quari qui a rédigé les textes des Mohabita pour blouser les archéologues. M. Dussaud discerne une progression dans les trouvailles, directement proportionnelle à la culture croissante du fraudeur : « De ces considérations, il résulte que la soi-disant écriture de Glozel ne résiste pas à une étude critique des découvertes opérées à Glozel même, qu'elle porte en elle tous les vices inhérents à une fabrication moderne par un ignorant qui a cependant accès, mais successivement à certains documents. Il nous est donc impossible d'accepter pour authentique l'écriture de Glozel. Autrement dit, tous les textes de Glozel sont faux et également tous ceux d'écriture analogue trouvés en-dehors de Glozel et qui n'ont été inventés que pour authentifier l'écriture de Glozel ».

Vayson de Pradenne, acheteur éconduit de la collection de Glozel, soutient que le « système de Glozel », repose sur une trinité :

1. « L'esprit de Glozel » fabrique des objets d'après documents et indications qu'on lui donne, truque le gisement par des procédés variables : le truffage des fouilles par le front de taille et la création de pseudo-tombes, le truquage étant favorisé par la situation topographique du gisement qui rend impossibles la surveillance et la surprise.
2. Le Docteur Morlet, dupe obstinée, déployant un zèle, une amabilité et une force de persuasion incroyables pour recruter des adeptes ; injuriant et calomniant impudemment ceux qui n'adoptent pas sa foi et leur interdisant à jamais le retour sur place, où une discussion objective pourrait produire la lumière.
3. M. Salomon Reinach, autre dupe obstinée, trou-

vant dans sa situation personnelle l'argument d'autorité à opposer à tous les arguments objectifs qu'on pourrait lui fournir, gagnant à sa cause des admirateurs ou des obligés et réduisant les sceptiques au silence par respect, par amitié ou par crainte.

Lorsque la Commission Internationale dépose son rapport, M. Vayson de Pradenne a cet euphémisme : « L'extrême souci de ménager les susceptibilités des glozéliens a conduit la Commission à une rédaction si atténuée en ses termes que ses adversaires peuvent l'exploiter comme une marque de faiblesse ».

Pierre Minvielle, préhistorien, se range du côté de Vayson de Pradenne et conclut à un traumatisme collectif chez les partisans de Glozel, traumatisme qui, selon lui, aurait fixé dans l'esprit de chaque préhistorien actuel les limites de sa recherche, ce qui expliquerait qu'aujourd'hui le grand public ne connaisse plus de glozélite aigüe. Il serait plus raisonnable d'admettre que les archéologues ne sont pas amenés à diagnostiquer un Glozel chaque jour.

M. Champion est ouvrier-mouleur au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Il se plaît à dire qu'il est anti-glozélien parce que son employeur Salomon Reinach, Conservateur du Musée, est glozélien ! Excellent raccommodeur d'objets au demeurant, cet homme est à peu près illettré, pourtant c'est à lui et à M. Peyrony que le Directeur des Beaux-Arts confie le soin de dresser un inventaire des objets de Glozel. M. Champion jouit d'une probité toute relative, car malgré l'engagement formel que le Dr. Morlet lui fait signer de ne publier aucun des objets inédits sans son autorisation, cet inventaire foisonne de dessins et de tentatives descriptives d'une technicité truquée. Les conclusions de Champion manquent de science et de conscience.

Robert Chanceux, rendu célèbre par ses nombreux ouvrages de vulgarisation dont l'objectivité et l'impartialité ne sont pas toujours le plus grand apanage, mais qui a le mérite de mettre l'accent sur des sujets que l'archéologie officielle préfère méconnaître, Robert Charroux donc, ne lésine pas sur les superlatifs lorsqu'il aborde le sujet : « Glozel est incontestablement authentique », « Les plus folles hypothèses sont permises..., les connaissances supérieures des Glozéliens constituaient le legs de civilisations terrestres très anciennes ou celui d'un peuple extraterrestre ». L'isolement de la découverte trouve selon lui l'explication suivante : « Les hommes évolués de Glozel se trouvaient impuissants à faire pénétrer leurs connaissances dans la masse humaine, au même titre que nos physiciens et nos biologistes s'ils enseignaient les Zoulous ou les Papous. Apporter la science sans avoir le pouvoir temporel absolu eût été pour les initiés le recommencement du crime ancestral dont ils avaient mission de préserver l'humanité... La tradition et le bon sens militent en faveur d'ancêtres supérieurs ayant accompli une chaîne complète d'évolution avant de sombrer par la faute d'un cataclysme atomique que répudie la science classique, mais qu'admettent les textes sacrés et les traditions ». Aux poteries en forme de tête humaine sans bouche, Charroux prête une ressemblance avec les extraterrestres tels qu'on a coutume de les représenter. Toujours avec cette faconde dont il ne se départit jamais, l'écrivain décrit la soucoupe volante des inspireurs de Glozel figurant sur un vase. Bien sûr, il s'agit là de supputations qui ne sont pas étayées, mais Charroux se range, pour essayer d'accréditer sa thèse sur Glozel, derrière son leitmotiv, à savoir les « cellules-mémoires » que, selon lui, chacun de nous détient.

Henri de Saint-Blanquat, journaliste scientifique de Sciences et Avenir, qui comme tout un chacun a lu les livres de Robert Charroux sur les civilisations antédiluviennes, voit dans le « soi-disant alphabet de Glozel un agglomérat de signes pêchés au hasard dans les livres. Les soi-disant tablettes mal faites et mal cuites ne résisteraient pas à quelques années de séjour dans le sol ». A ses yeux, le prosélytisme engendré par Glozel ainsi que par toute la gamme des découvertes en marge de l'archéologie officielle est symptomatique d'une anti-science, d'une anti-évolution selon laquelle l'humanité ne découvre rien, mais ne fait que se souvenir des révélations anciennes d'extraterrestres et de grands initiateurs. M. de Saint-Blanquat semble donc connaître Glozel à travers les seules lectures de l'œuvre de Charroux. C'est contre ces théories qu'il s'élève, sans prendre la peine toutefois d'examiner in situ les Glozel qui font couler tellement d'encre.

Le Professeur Adrien Bayet a le « défaut » de ne pas prendre position nettement dès le début. Soucieux de cerner la vérité, il désire n'être animé que d'un esprit exclusivement scientifique lequel, selon

les philosophes, n'est que le sens commun élargi. Suivant cette ligne de conduite et nos connaissances en préhistoire, Glozel semble être un compromis entre le Magdalénien de la période paléolithique et la période néolithique, étant donné les caractéristiques de ces deux époques que recèlent ses trouvailles de Glozel ; à savoir pour le Magdalénien l'apparition du renne, un outillage varié en os, un développement artistique sous forme de dessins rupestres et de sculptures sur os, et pour le néolithique un outillage plus diversifié en pierre polie, le tissage et la domestication des animaux. Reste le problème de l'écriture qui, selon nos connaissances est apparue à une époque ultérieure. Ceci posé, les tablettes de Glozel étant à l'heure actuelle les plus anciennes écritures du monde, ne provenant pas d'Orient, nous devons admettre que nos idées traditionnelles sur l'origine de notre civilisation sont fausses. « Les Phéniciens que l'on croyait être les créateurs de notre alphabet ne furent que des classificateurs, des abrégiateurs et des propagateurs. Ces découvertes sont encore trop isolées, trop fragmentaires pour permettre d'en déduire une vue générale mais elles laissent à penser qu'une civilisation possédant une écriture fortement évoluée et dont l'influence se retrouve sur le périmètre méditerranéen, en Asie, en Afrique et en Europe, a sombré corps et biens dans l'océan des âges au point que pendant des millénaires, pas une épave n'a surnagé... Une dispute de savants au sujet de quelques objets sortis de terre, porte en elle, pour nous tous, un enseignement, une leçon, peut-être une vague menace, et l'intérêt de Glozel dépasse, et de beaucoup, les limites du petit champ des Fradin ».

Quittons le cartésianisme scientifique et voyons ce que disent les peintres animaliers, célèbres à cette époque, pour démontrer l'authenticité en se basant sur des preuves esthétiques. Jacques-Emile Blanche : « Je parle en critique d'art, les dessins que j'ai vus sont prodigieux. Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui pourraient les faire Picasso et à une autre échelle, Bourdelle ». Dettiex : « Je reste émerveillé devant certains objets de Glozel. Ces galets peuvent être considérés comme des œuvres d'art du plus haut intérêt... Il est incontestable que tout cela est fait d'après nature ». André Gybal : « Il est impossible d'analyser avec plus d'intelligence les gestes des animaux. Rodin lui-même n'a pas mis plus de frissons à la surface de la matière morte ». Paul Jouve : « Remarquez l'implantation des bois : on sent le poids de la ramure. Et en même temps, quelle légèreté dans la démarche. Le mouvement est rendu par des raccourcis étonnants dans le dessin des membres... Tant de vérité ne peut s'imaginer. Je vous l'assure encore, on ne peut faire des chefs-d'œuvre semblables ». Picasso, Rodin... Emile Fradin, génie méconnu du vingtième siècle, que ses ennemis ont auréolé.

NICOLE TORCHET

A SUIVRE

LE CASSE-TÊTE GLOZELIEN

« La vérité ne triomphe jamais, mais ses adversaires finissent par mourir ».

Max Planck.

Ici se termine notre « tour de musée », qui nous a permis de nous faire ce qu'il est convenu d'appeler une bonne idée de Glozel. Et à présent que nous avons passé en revue la plupart des objets et des théories les plus intéressants, nous pouvons en toute connaissance de cause essayer de tirer des conclusions.

Glozel au temps des Romains ?

Si nous nous basons sur les analyses par thermoluminescence, Glozel serait donc gaulois, et daterait de l'époque de la Tène ou du gallo-romain. Il serait dès lors intéressant de comparer les objets glozéliens avec ce que nous connaissons des cultures celtes de cette époque. Cette démarche, pour logique qu'elle soit, nous entraîne cependant dans l'impasse la plus totale. En effet, on constate qu'aucun objet typique de Glozel ne peut être intégré dans ce qu'on connaît du milieu culturel celtique, ainsi que nous le verrons d'ailleurs. Et pourtant, d'autres analyses, effectuées sur des ossements cette fois, sembleraient confirmer les dates avancées grâce à la thermoluminescence. Je veux parler d'une analyse chimique de plusieurs objets en os, qui avait pour but de déterminer la teneur en collagène (protéine du tissu conjonctif) des ossements examinés. On sait en effet que les ossements morts, enfouis dans des conditions spécifiques, perdent progressivement leurs protéines. Les résultats de cette analyse ont confirmé l'ancienneté des ossements considérés, leur âge n'ayant toutefois pu être déterminé par cette méthode essentiellement qualitative. Les chercheurs qui ont procédé à ces analyses peuvent tout au plus donner une très large fourchette de dates, dont les extrêmes sont 3000 avant notre ère et + 100.

Mais — et c'est ici que les choses se compliquent — des essais de datation au carbone-14 ont également été effectués. L'une de ces analyses, effectuée par le Dr. Harness (Scottish Research Reactor Center de East Kilbride), a permis de déterminer l'âge d'une dent de bœuf extraite du gisement : 1900 ans, à 80 années près. Si cette date coïncide certes avec celles obtenues pour les céramiques, elle reste cependant sujette à caution. Car cette dent n'est pas nécessairement contemporaine des objets en os gravés puisque la position stratigraphique des objets n'a pas été relevée avec précision, lors des fouilles des années 20. Dès lors, il est fort possible que cette

dent de bœuf ait été localisée dans la partie supérieure de la couche archéologique qui, ne l'oublions pas, avait une épaisseur variant de 30 cm à 1,25 m. Plus digne de considération semble être cette datation par carbone-14, effectuée récemment sur des ossements humains et sur des os gravés, dont nous avons parlé précédemment. Leur âge a été estimé à 17.300 ans avant notre ère (à 1500 ans près). On ne peut bien entendu accepter ce résultat qu'avec une certaine réserve, l'âge proposé faisant reculer le site au solutréen ou au magdalénien I. Nous sommes vraiment bien loin du gallo-romain...

Il est bien évident enfin qu'un des travaux indispensables à une meilleure approche du mystère glozélien consisterait à reprendre les fouilles au Champ des Morts. On peut se douter en effet que le sol n'a pas livré la totalité de son trésor, une petite partie seulement du terrain ayant été explorée par le Dr. Morlet. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par les récents travaux de chercheurs du Centre d'études nucléaires de Grenoble, sous la direction du Dr. Lemerrier. Des mesures au magnétomètre ont en effet mis en évidence une série d'anomalies magnétiques du sous-sol, qui correspondent probablement aux objets encore enfouis. Quoi qu'il en soit, cette datation au carbone-14 est en accord avec les constatations que nous avons pu faire précédemment. Je rappelle que l'étude des industries lithique, osseuse et céramique, ainsi que la découverte de fragments d'animaux tels le renne et la panthère pouvaient nous faire croire que le site devait se rapprocher de la fin du paléolithique supérieur, plutôt que du début de notre ère. En fait, nous sommes forcés de constater que la facture des harpons, la décoration des objets en os, l'importance du renne dans la vie des Glozéliens sont en contradiction avec les dates avancées pour les céramiques.

Je ne voudrais pas passer, aux yeux du lecteur, pour le défenseur obstiné d'une vieille idée (bien plus séduisante d'ailleurs, un site glozélien paléolithique ou mésolithique ayant évidemment un intérêt archéologique exceptionnel, alors qu'une station gallo-romaine ramènerait celle-ci à des proportions beaucoup plus modestes). Le point de départ de mon raisonnement fut la lecture d'un article de Colin Renfrew, paru dans la revue *Antiquity*. L'auteur faisait part de ses doutes et de sa perplexité croissante, en face d'un Glozel qui, « défie de loin les trois principes de base auxquels se conforment invariablement presque tous les sites archéologiques authentiques ». On peut

résumer ces trois principes de la façon suivante :

- 1) les objets découverts doivent avoir des « correspondants », que ce soit dans la même région ou dans des régions plus ou moins éloignées ;
- 2) les objets — ou du moins une partie de ceux-ci — doivent être typiques de la période à laquelle sont censés se rapporter ces objets ;
- 3) la facture et le style des objets ne peuvent présenter d'incompatibilité chronologique par rapport à la période envisagée, comme c'est le cas à Glozel.

Le premier de ces principes n'est nullement respecté dans le cas de Glozel. On doit en effet souligner que le site est unique au monde. On peut bien entendu comparer certains objets glozéliens, pris individuellement, avec des découvertes faites dans d'autres sites. Par exemple, nous avons vu que les vases à masque néolithique glozéliens sont à rapprocher de certains vases découverts dans les ruines de Troie, ainsi qu'en Argentine, au Brésil, etc. Nous avons vu également les correspondances que l'on pouvait établir entre les signes glozéliens et divers alphabets (dont l'alphabet ibérique), ainsi qu'avec des textes similaires découverts dans la région de Glozel, par exemple à Puyravel. Ces ressemblances cependant sont trop exceptionnelles pour permettre d'établir une correspondance fondée entre le Champ des Morts et l'un ou l'autre des sites envisagés. Dès lors, deux possibilités sont à retenir devant pareille constatation : le site est unique, soit parce qu'il est faux, soit parce qu'il représente une civilisation absolument originale, dont nous ne connaissons encore rien. On sait, depuis les datations des archéophysiciens, que la première hypothèse est caduque ; Glozel est authentique, et plus aucun archéologue ne peut chercher le refuge de la facilité en prétendant que le site est l'œuvre d'un faussaire. Sommes-nous par conséquent en présence d'une civilisation originale ? L'hypothèse est évidemment séduisante, et bon nombre de chercheurs, des plus sérieux aux plus farfelus, ont sauté sur l'occasion qui leur était offerte pour faire de Glozel l'exemple parfait de la civilisation disparue, au sens le plus mystérieux et le plus spectaculaire du terme. Bien qu'étant personnellement assez sceptique, je ne vois pas de raison impérieuse d'écarter cette théorie. En ce qui concerne le deuxième principe énoncé par Renfrew, on doit constater que les objets glozéliens ne sont pas typiques des périodes envisagées qui sont, rappelons-le, celles de Hallstatt, de la Terre et de l'occupation romaine. En fait, la violation de ce deuxième principe ne fait que confirmer les observations basées sur le troisième principe. Ces observations purement positives (puisqu'elles se rapportent au matériel mis à notre disposition à savoir l'ensemble des objets glozéliens), constituent l'objection principale faite aux datations par thermoluminescence. J'ai déjà

suffisamment parlé de ces animaux anachroniques que sont le renne et la panthère, ainsi que de la plupart des objets en os, qui n'ont rien de commun avec ce que l'on connaît des périodes du premier siècle avant notre ère.

Pourquoi pas ?

Il est peu de sites aussi « remuants », aussi déconcertants que Glozel. Tour à tour œuvre d'un faussaire, station néolithique, magdalénienne, curiosité de l'âge du fer, berceau de l'écriture en Europe ou bric-à-brac d'un sorcier gallo-romain, le Champ des Morts reste un éternel sujet de discorde. Mais c'est au niveau des désaccords entre chercheurs qu'une évolution s'est amorcée ces derniers temps. En effet, lors des découvertes et jusqu'aux datations par thermoluminescence, seuls les archéologues prenaient part aux discussions. Or, ainsi que le souligne Colin Renfrew dans l'article précédemment cité, une nouvelle catégorie de chercheurs — les archéophysiciens — s'est depuis peu intéressée au débat, s'appropriant pratiquement le monopole des travaux de Glozel. C'est grâce à leurs recherches que Glozel a été définitivement identifié, et ce sont eux qui ont défini la période à laquelle doit se rattacher le site. Ces datations sont d'une grande importance, leur utilité n'est plus à démontrer. Cependant, elles ont tracé des frontières temporelles qui peuvent se révéler nuisibles à la bonne compréhension du site. En effet, les quelques archéologues qui ont pris le risque de se lancer dans l'aventure glozélienne ne semblent pas vouloir mettre en doute (officiellement tout au moins) les dates qui ont été définies par les archéophysiciens. Toutes les recherches archéologiques pures sont donc subordonnées aux résultats de travaux qui ne cadrent absolument pas avec l'allure générale du site glozélien. Confrontés à un problème apparemment insoluble, les archéologues ne peuvent dès lors donner une suite satisfaisante aux datations. A ce compte, les recherches risquent de piétiner encore longtemps, à moins qu'on en arrive à élaborer une solution boiteuse, en accord avec les datations, mais en désaccord avec le contexte archéologique.

Il est temps croyons-nous d'élargir le débat, en présentant le point de vue archéologique de l'étude du site ; dans cette optique en effet, c'est le contexte archéologique qui est la proposition majeure, le point de départ de l'étude du site, les datations étant en quelque sorte subordonnées à l'analyse générale des objets. Comme on l'a vu, la méthode entraîne des résultats qui sont apparemment en contradiction avec certaines dates fournies par les analyses physiques. Si nous reprenons tous les éléments dont nous disposons pour l'étude de Glozel, nous constatons que :

- 1) L'examen archéologique nous amène à distin-

guer deux familles d'objets : les objets en os et une partie des objets en pierre, qui semblent devoir être datés d'une époque relativement proche du paléolithique supérieur ; les objets en céramique, à propos desquels on ne peut tirer aucune conclusion.

2) L'examen physique (c'est-à-dire les analyses par carbone-14 et par thermoluminescence) nous font également distinguer plusieurs familles d'objets : des objets en os datés du magdalénien, pour ne pas dire du solutréen; des céramiques datées du premier siècle avant notre ère ; un ossement daté du début de notre ère. Ainsi que je l'ai signalé précédemment, cette datation est sujette à caution, et on ne peut lui accorder qu'une importance secondaire par rapport aux autres résultats. A la lecture de ce qui précède, on voit que les datations par thermoluminescence sont en nette contradiction avec l'ensemble des examens ; elles constituent l'élément perturbant dans une théorie générale somme toute assez cohérente. Au stade actuel de l'étude, nous ne pouvons que constater notre impuissance en face de ce phénomène. La grande compétence des chercheurs, les énormes précautions qui ont été prises lors des analyses ne nous permettent en tout cas pas d'écarter les dates obtenues par thermoluminescence. Dans une moindre mesure, les dernières analyses par carbone-14, relatives aux ossements datés du dix-huitième millénaire avant notre ère doivent, elles aussi, être manipulées avec précaution : faire remonter Glozel au début du magdalénien nous paraît un peu prématuré. Cependant, ces datations placent Glozel dans la période préhistorique proprement dite, ce qui s'intègre mieux dans notre vue d'ensemble du site. Il est croyons-nous tout à fait normal de constater de telles incohérences dans les résultats car, après tout, l'étude sérieuse de Glozel ne fait que commencer, et les difficultés rencontrées finiront certainement par être aplanies, du moins si l'on veut bien se débarrasser, une bonne fois pour toutes, de certains préjugés. On constate en effet que, si l'archéologie officielle française s'est empressée d'accepter les résultats obtenus par la thermoluminescence, c'est parce qu'un Glozel gallo-romain ne dérange aucune hypothèse fondamentale. Par contre, il est rarement fait mention des résultats donnés par le carbone-14, parce qu'ils s'opposent aux théories en vigueur actuellement. Non pas que les « patrons » de l'archéologie officielle rejettent ces datations : ce serait une erreur de tactique. Nous avons personnellement pu constater que, plus subtilement, « on » les oublie par mégarde, lors des conférences, des interviews, et même de certains exposés écrits. Emile Fradin ne s'est-il pas entendu dire (discrètement, et en l'absence de tout témoin, bien sûr), que l'âge de Glozel ne pouvait dépasser 4000 ans parce que, si le site était plus ancien, cela poserait vraiment trop de problèmes ! Décidément, rien n'a changé en un demi-siècle.

Je ne voudrais cependant pas terminer sur un pareil propos, car ne peut-on vraiment concilier les points de vue de l'archéologie et du physicien ? Selon moi, la chose est parfaitement réalisable. C'est ainsi qu'il faut se rappeler que les dates fournies par la thermoluminescence correspondent à la dernière cuisson des objets en céramique. On pourrait dès lors imaginer que les poteries glozéliennes, fabriquées au début du mésolithique, furent découvertes fortuitement au premier siècle avant notre ère (1). Pour une raison que nous ignorons, ces céramiques furent alors recuites, à une température qui a d'ailleurs pu être relativement basse, puisque 300° C suffisent à faire disparaître la thermoluminescence archéologique. Il s'agit bien sûr d'une hypothèse absolument invérifiable actuellement ; elle ne contentera certainement pas la majorité des archéologues qui, comme je l'ai déjà dit, sont tout prêts à accepter un Glozel gallo-romain, mais certainement pas le Glozel mésolithique que je propose. Cette théorie a cependant le mérite d'expliquer en partie l'apparent casse-tête glozélien, et les écarts énormes qui apparaissent au niveau des datations. Notons enfin que le site a probablement connu plusieurs périodes, c'est-à-dire que la vie glozélienne s'est sans doute manifestée à plusieurs millénaires d'intervalle. Cet aspect des choses interviendra certainement dans les futures tentatives d'explication. De toutes façons, et le lecteur s'en sera rendu compte, il est bien trop tôt pour tenter d'élaborer une théorie d'ensemble qui tienne compte de tous les aspects du mystère glozélien. Il faudra encore de nombreuses années avant que Glozel et son « écriture » ne trouvent leur place dans la succession de nos civilisations disparues. Glozel authentifié, la vérité s'est enfin mise en marche... mais dans quelle direction ?

JACQUES GOSSART

(1) Il faut être bien conscient de la précarité de cette proposition. Il est tout à fait possible que ces poteries aient été fabriquées bien avant le début du mésolithique, ainsi que sembleraient d'ailleurs le prouver les datations par carbone-14 déjà citées. Cette dernière période me semble être la plus vraisemblable, compte tenu de l'ensemble des observations et des datations, ainsi que d'un « coefficient de pondération d'enthousiasme » qu'il me paraît nécessaire d'introduire car, franchement, l'écriture inventée par les contemporains des artistes de Lascaux, n'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Modérons donc notre enthousiasme, et contentons-nous pour l'instant d'un Glozel « préhistorique mais pas très bien défini ». Et tant mieux si, par la suite, Glozel se révèle être décidément contemporain de l'inters-tade de Lascaux : l'intérêt du site n'en sera que plus exceptionnel !

BIBLIOGRAPHIE D'ENSEMBLE

Pour des raisons de place, nous ne pouvons reprendre ici tous les ouvrages et articles relatifs à Glozel. Le lecteur intéressé trouvera une bibliographie plus complétée dans notre livre : « L'affaire de Glozel ».

● Ouvrages et articles consacrés à Glozel

Auguste Audollent : « L'énigme de Glozel ». Ed. Spes. Paris 1927.

Adrien Bovet : « Une visite aux fouilles de Glozel », Ed. René Van Sulper. Bruxelles 1927.

« La controverse de Glozel ». Impr. Coopérative Lucifer. Bruxelles 1928.

Coria-Gossart : « L'Affaire du Glozel ». Journal Tintin n° 17, Bruxelles, avril 1979.

Léon Cote : « Glozel, trente ans après ». Impr. Dumas. St-Etienne 1959.

« Glozel ou la guerre des briques ». Impr. Dumas. St-Etienne 1959.

« Glozel authentique ». Ed. de la Source. Marsat 1970.

Régine Dalnoky : « Accusé Glozel, levez-vous ». Science et Vie n° 745. Paris, octobre 1979.

Henri de Saint-Blanquat : « Le retour de Glozel ». Sciences et Avenir. Paris, mai 1974.

René Dussaud : « Glozel à l'Institut ». Les cahiers de Glozel, Paul Catin éd. Paris 1928.

Emile Fradin : « Glozel et ma vie ». Les énigmes de l'Univers, éd. R. Laffont. Paris 1979.

Hans-Rudolf Hitz : « Signes et symboles numériques dans l'écriture de Glozel — présentation de documents, Bulletin de la Société d'Histoire et d'archéologie de Vichy et des environs n 94 - 95. Vichy, janvier-décembre 1979.

« L'écriture de Glozel, son déchiffrement, son authenticité ». Revue Archéologique du Centre n° 69 - 70. Vichy 1979.

B.S I. Isserlin : « Note sur les inscriptions de Glozel ». Revue Archéologique du Centre n° 57 - 58. Vichy, janvier-juin 1976.

KADATH : « L'affaire de Glozel ». Ed. Copernic, Paris 1978.

Joseph Loth : « L'esprit de Glozel ». Paul Catin éd. Paris 1928.

Antonin Morlet : « La commission internationale ». Les cahiers de Glozel, Paul Catin éd. Paris 1928.

« Chez-Guerrier et Puy-Ravel ». Les cahiers de Glozel, Paul Catin éd. Paris 1928.

« Glozel ! ». G. Desgranchamps éd. Paris 1929.

« Petit historique de l'affaire de Glozel ». G. Desgranchamps éd. Paris 1932. Réédité aux éd. de la Source. Marsat 1970.

« Origines de l'écriture ». Causse, Graille et Castelnaud éd. Montpellier 1955.

« Glozel II ». Buguet-Compteur éd. Mâcon 1962.

« Glozel, corpus des inscriptions ». Ed. de la Source. Marsat 1969.

77 articles parus dans le Mercure de France, de juillet 1926 à mars 1935.

Antonin Morlet et Emile Fradin : « Nouvelle station néolithique ». 5 fascicules. Oct. Belin impr. Vichy 1925-1928.

D P.S. Peacock : « The petrography of certain glozelian ceramics ». Journal of archeological science n° 3, 1976.

Salomon Reinach : « Glozel ». Kra éd 1928.

Les éphémérides de Glozel, tomes I et II ». Kra éd. 1930.

Tricot-Rayer : « L'épopée de Glozel ». Revue Aesculape Juin 1928.

Arnold Van Gennep : 17 articles parus dans la chronique préhistorique du Mercure de France, de juillet 1926 à octobre 1929.

A. Vayson de Pradenne : « L'affaire de Glozel ». Revue des questions scientifiques. Louvain 1928.

Revue Atlantis : « Glozel et les origines de l'écriture », N° 227, janvier-février 1965

Revue KADATH : « Spécial Glozel ». N° 7, mars-avril 1974.

« Rencontre avec un paysan auvergnat ». N° 13, mai-juillet 1975.

● Ouvrages consacrant un chapitre à Glozel

Jean-Pierre Adam : « L'archéologie devant l'impos-ture ». R. Laffont. Paris 1975.

Pierre Carnac : « L'histoire commence à Bimini ». R. Laffont 1973.

Robert Charroux : « Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans ». R. Laffont 1963.

Pierre Minvielle : « Sur les chemins de la préhistoire ». Denoël. Paris 1972.

Louis-Claude Vincent : « Le paradis perdu de Mu ». Ed. de la Source d'Or 1969, et Copernic 1981.

● Articles sur les récentes datations

Henri François : « La thermoluminescence et Glozel », in « Chroniques des civilisations disparues - KADATH ». R. Laffont 1976.

Parus dans la revue Antiquity:

Hugh Mc Kerrell, Vagn Mejdahl., Henri François, Guy Portal : « Thermoluminescence and Glozel ». Vol. XLVIII, n° 192, décembre 1974.

« Thermoluminescence : a plea for patience ». Vol. XLIX, n° 196, décembre 1975.

Colin Renfrew : « Glozel and the two cultures » — S.E. Warren : « A second affaire Glozel ? » — M. Aitken & J. Huxtable : « Thermoluminescence and Glozel : a plea for caution ». Vol. XLIX, n° 195 septembre 1975.

Parus dans d'autres revues

Hugh Mc Kerrell, Vagn Mejdahl, Henri François et Guy Portal : « Nouvelles études sur Glozel ». Revue Archéologique du Centre, tome XV, fasc. 1-2, janvier-juin 1976.

Mike Barbetti : « Archeomagnetic analyses of six glozelian censure artifacts » Journal of archeological science, n° 2, juin 1976.

D.W. Zimmerman : « Thermoluminescent dating using fine grains front pottery ». Archeometry, n° 13 (1), 1971.

« Thermoluminescence : a plea for patience ». Vol. XLIX, n° 196, décembre 1975.

Colin Renfrew : « Glozel and the two cultures » — S.E. Warren : « A second affaire Glozel ? » — M. Aitken & J. Huxtable : « Thermoluminescence and Glozel : a plea for caution ». Vol. XLIX, n° 195 septembre 1975.

Parus dans d'autres revues

Hugh Mc Kerrell, Vagn Mejdahl, Henri François et Guy Portal : « Nouvelles études sur Glozel ». Revue Archéologique du Centre, tome XV, fasc. 1-2, janvier-juin 1976.

Mike Barbetti : « Archeomagnetic analyses of six glozelian censure artifacts » Journal of archeological science, n° 2, juin 1976.

D.W. Zimmerman : « Thermoluminescent dating using fine grains front pottery ». Archeometry, n° 13 (1), 1971.

« Thermoluminescence : a plea for patience ». Vol. XLIX, n° 196, décembre 1975.

Colin Renfrew : « Glozel and the two cultures » — S.E. Warren : « A second affaire Glozel ? » — M. Aitken & J. Huxtable : « Thermoluminescence and Glozel : a plea for caution ». Vol. XLIX, n° 195 septembre 1975.

Parus dans d'autres revues

Hugh Mc Kerrell, Vagn Mejdahl, Henri François et Guy Portal : « Nouvelles études sur Glozel ». Revue Archéologique du Centre, tome XV, fasc. 1-2, janvier-juin 1976.

Mike Barbetti : « Archeomagnetic analyses of six glozelian censure artifacts » Journal of archeological science, n° 2, juin 1976.

D.W. Zimmerman : « Thermoluminescent dating using fine grains front pottery ». Archeometry, n° 13 (1), 1971.

« Thermoluminescence : a plea for patience ». Vol. XLIX, n° 196, décembre 1975.

Colin Renfrew : « Glozel and the two cultures » — S.E. Warren : « A second affaire Glozel ? » — M. Aitken & J. Huxtable : « Thermoluminescence and Glozel : a plea for caution ». Vol. XLIX, n° 195 septembre 1975.

Parus dans d'autres revues

Hugh Mc Kerrell, Vagn Mejdahl, Henri François et Guy Portal : « Nouvelles études sur Glozel ». Revue Archéologique du Centre, tome XV, fasc. 1-2, janvier-juin 1976.

Mike Barbetti : « Archeomagnetic analyses of six glozelian censure artifacts » Journal of archeological science, n° 2, juin 1976.

D.W. Zimmerman : « Thermoluminescent dating using fine grains front pottery ». Archeometry, n° 13 (1), 1971.

« Thermoluminescence : a plea for patience ». Vol. XLIX, n° 196, décembre 1975.